

JAMAIS, JE NE TE QUITTERAI...

Jérôme-Arnaud WAGNER

Version Octobre 2021

Dépôt Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques N° 290338

A ELLE,

*« Vivre, c'est s'obstiner à achever
un souvenir ».*

René Char

AVANT-PROPOS

Si certains passages sont librement inspirés de faits réels, ce roman est une pure fiction. Les personnages décrits et leurs péripéties « fantastiques », sont entièrement sortis de l'imagination de l'auteur.

PROLOGUE

La sonnette de mon appartement retentit, plusieurs fois ; visiblement, la personne était impatiente. Je n'attendais personne, en ce Dimanche matin.

Je me tirais avec peine de mon lit, échevelé, maugréant ; mes fils étaient partis en échange universitaire à New York et je m'étais progressivement habitué au silence pesant de ce lieu, dans cet appartement cosu du 7ème arrondissement, qui avait pourtant abrité autrefois tant d'Amour passionné, de musique, de rires d'enfants, tant de souvenirs heureux.

Après avoir enfilé un pantalon de survêtement et slalomé jusqu'à la porte pour éviter les feuilles de papier jetées à terre du début de roman que j'avais écrit une partie de la nuit, je tirai sur le loquet, et ouvris ; je la regardai, stupéfait, et me frottai les yeux.

-Mais qu'est-ce qui t'es arrivé ? hurla-t-elle.

Je me pinçai et avec étonnement en ressentis la douleur.

-C'est TOI ?... J'en restais bouche bée !

Ne sachant que dire, et pour occuper l'espace-temps, afin de laisser à mes neurones une dernière chance de se reconnecter, je rajoutai, presque malgré moi :

-Mais où étais-tu passée ?

-Oui désolé c'est moi, qui voulais-tu que ça soit, ta maîtresse ? J'étais allé chercher des cigarettes, j'ai oublié mes clés... Et puis, enlève-moi ce déguisement ridicule ?

-Quel déguisement ?

-Mais TOI, tes cheveux, ils grisonnent, et là, tes cernes, tu as pris vingt-ans ! Ne fait pas l'imbécile, c'est pas drôle de t'être grimé, tu m'as fait une de ces peurs...

-C'est à peu près l'époque où tu es partie..., lâchai-je toujours incrédule, tétanisé, ne sachant si dans ce rêve éveillé, je devais soulever dans mes bras ma bienaimée retrouvée, avec une joie infinie, ou chercher à fuir honteusement et tenter de rattraper ma jeunesse.

-Arrête un peu tes conneries ! éclata-t-elle de rire, puis elle rajouta d'un ton enjoué :

-Bon maintenant, est-ce que je peux rentrer chez moi, mon Chéri ?

PREMIERE PARTIE

« L'amour est comme un arbre : il pousse de lui-même, jette profondément ses racines dans tout notre être, et continue souvent à verdoyer sur un cœur en ruines »

Victor Hugo- Notre Dame de Paris

-Mais qu'est-ce que tu as fabriqué avec la déco de notre appart ! Ou sont passées mes photos ? Là, j'ai plus envie de rire...

Emma se laissa tomber sur le sofa, se tenant la tête. Je restai pétrifié devant elle, ne sachant que répondre. Elle alluma nerveusement une cigarette, je la reconnaissais bien à ce geste, qui était systématique quand elle avait besoin de réfléchir. ELLE n'avait pas changé, toujours trente-cinq ans, belle à faire pâlir le jour. Brune, élancée, pétillante, les yeux noisette en amande, moqueurs, une grâce et une classe infinie, ses longs cheveux bruns aux reflets auburn tirés, et formant une touffe rigolote derrière elle, retenus par un élastique ; elle portait son pantalon en cuir noir moulant que je connaissais si bien, ses santiags, et un petit haut blanc qui laissait entrevoir ses épaules de façon sexy ; pas assez couverte évidemment, compte-tenu de la saison automnale. La même tenue que celle du jour de sa disparition...

-Tu es sortie sans même mettre un blouson..., dis-je sans conviction, machinalement, à nouveau pour occuper l'espace, comme si de rien n'était, comme si on venait de se quitter.

-N'essaie pas de faire diversion !, cria t'elle cette fois en colère, où sont les petits ?

Je disparus dans ma chambre, penaud, cherchant à me raisonner, me disant que peut-être, lorsque je retournerai dans le salon où elle était assise, elle aurait disparu de mes pensées ? J'étais affreusement partagé entre le bonheur irréel et presque suffocant de la retrouver, qui envahissait soudain mon cœur depuis si longtemps en hiver, et la peur panique de lui faire du mal ; je revins avec une photo de nos jumeaux bras dessus bras dessous sur le pont de Brooklyn ; elle les avait quittés à l'âge de quatre ans, ils avaient à présent vingt-deux ans. Mais elle était toujours là, assise sur le sofa, me regardant courroucée, inquisitrice, attendant mes explications.

Elle regarda longuement, très longuement, la photo ; quand ses yeux se posèrent sur moi, son regard brun était incrédule mais inondé de larmes, elle les avait reconnus !

-Je jurerais que c'est eux... Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que c'est que ce cauchemar ?

-Tu es morte, ma Chérie, il y a vingt-ans. Une crise cardiaque brutale, ont prétendu les médecins, je n'ai jamais bien compris..., esquivai-je.

- Et je si suis morte, qu'est-ce que je fais là ? Ce tour de magie, c'est pour te débarrasser de moi, n'est-ce pas ? A quoi tu joues, Alex ? Tu veux me rendre folle...

- Surtout, Emma, personne ne doit savoir que tu es « revenue », ne sors pas d'ici, tu me le promets !

Je jetai soudain un coup d'œil dans la glace, et je compris ; je ne voyais pas son reflet, j'étais seul ! Etais-je en train de rêver ?

Emma croisa mon regard, se leva, chercha en vain son reflet dans le miroir, et resta longtemps interdite. Puis elle hurla !

Elle commença à me frapper la poitrine, puis s'écroula soudain dans mes bras, secouée par les sanglots, levant les yeux au ciel.

-Mais qu'est-ce qui nous est arrivé ? Dieu, pourquoi nous as-tu fait ça ? Je suis un fantôme, c'est ça ?

Je la fis s'asseoir, et tandis qu'elle continuait à pleurer de toutes les larmes de son corps, se blottissant comme une enfant contre moi, je me rendis compte à quel point je ressentais au plus profond de mon âme ses émotions et son chagrin abyssal, comme s'ils avaient été miens, mais son corps à elle, je ne le sentais pas.

-J'ai même écrit un livre sur notre histoire...

Je me levai et allai le chercher dans la bibliothèque. Elle le feuilleta dans un torrent de larmes, pendant longtemps. Puis soudain, elle releva la tête, souriant tristement.

-N'oublie pas que je t'aime... Quel joli titre ! C'est toi qui me le dis en l'écrivant, et c'est aussi moi, de là où je suis... Toi, tu es toujours un incorrigible romantique ! Je te félicite, mon Amour... Et Jules et Mathis, où sont-ils, j'ai vu que la photo était prise à New York ?

-Ils ne sont partis que pour six mois, le stage de fin d'études de leur école de commerce. Attends, je vais te montrer d'autres photos...

-Qu'as-tu fait depuis mon « départ » ?

Je lui montrai alors tous les albums photos, que j'avais patiemment constitués (toujours ma manie de vouloir laisser des traces...) ; elle y voyait ses enfants grandir, leurs sourires, les vacances sans elle, sa mère qui avait joué la maman de substitution, restée si proche de nous, mais qui avait tellement changé.

-Comme ils sont beaux, et comme ils ont l'air heureux ! Je ne sais plus où j'en suis, entre l'infinie tristesse de ne pas avoir vécu ces moments avec vous, et l'immense joie de voir tout ce tu as accompli !

Puis elle me regarda goguenarde, semblant soudain accepter sa nouvelle condition, me détailla longuement, et sans crier gare, s'esclaffa :

-Ça me fait bizarre d'être avec un mec qui a vingt-ans de plus que moi !

- Tu n'as pas perdu ton sens de l'humour ! Je reconnais bien mon Emma...

- Faut dire que tu étais un « jeune vieux », si sérieux, si raisonnable à l'époque, c'est moi qui te faisais rire ; alors ça ne m'étonne pas que tu sois devenu aujourd'hui un « vieux jeune » ; tu vois, tu as toujours l'air d'un enfant... Tu sais que tu es toujours à mon gout ?

Je me précipitai sur ELLE. Bien sûr, cela dépassait toute raison, mais je n'y tenais plus, et cherchai à lui attraper les lèvres ; je fermai les yeux, le goût salé de sa bouche, je le ressentais bien au fond de moi, mais le sens du toucher lui restait obstinément absent... Je l'embrassai longuement, du moins le croyais-je. Il me semblait que nous étions aussi amoureux qu'à la seconde où nous nous étions quittés, une vingtaine d'années auparavant.

Quand je rouvris les yeux, elle avait perdu connaissance. Je la déshabillai lentement et avec précaution, puis glissai son corps magnifique dans notre lit, comme un trésor ; elle paraissait endormie. Je m'allongeai à côté d'elle, tandis que comme avant, sa jambe me passa sur le corps et vint s'entrecroiser entre les miennes ; je restai là, longtemps, l'œil ouvert dans la nuit, n'osant trop y croire, n'osant la regarder de peur qu'elle ne s'évaporât en fumée.

C'est normal, songeais-je alors, que je lui plaise encore, puisque c'est un personnage que j'ai recréé dans mon imagination, du nouveau roman que je suis en train d'écrire. Je l'avais compris tout de suite : voilà que je me mettais à vivre vraiment ce que j'écrivais... De peur qu'elle ne s'échappe, je me levai alors d'un bond et me remis à écrire sur mon Mac.

II

Je me réveillai en sursaut et tâtai l'oreiller, vide à côté de moi. Elle avait disparu !

Je me levai et l'aperçus, boudeuse, toute habillée, regardant par la fenêtre ; elle m'entendit mais ne se retourna pas.

-Je suis descendue faire les courses, tu sais, chez l'épicier du coin ; ce doit être son fils maintenant d'ailleurs...

-Je t'avais pourtant dit de ne pas sortir...

-Oh rassure-toi, personne ne me voit !

- Moi je te vois, ma Chérie, n'est-ce pas ce qui compte, que notre Amour subsiste ?, lâchai-je, la voix tremblante, cherchant désespérément à retenir les sanglots qui affluaient, cet océan de larmes endigué depuis si longtemps...

-Mais je voulais te faire un saumon à l'aneth avec cette mousseline de légumes, que tu aimes tant !, me dit-elle soudain, me désarçonnant par ces paroles qui paraissaient si réelles, tout en se retournant brusquement.

La sonnette retentit soudain. Anna, pensais-je, ce n'était vraiment pas le moment...

-Tu attends quelqu'un ?

- Je ne vais pas ouvrir...

-Mais si, au contraire, ta nouvelle vie m'intéresse !

-Tu ne vas pas aimer.

Une voix, derrière la porte, s'impatientait.

-Je sais que tu es là, la lumière est allumée...

Je me traînai alors comme un condamné jusqu'à l'entrée, et déverrouillai.

-Bonjour mon écrivain préféré !

Une belle brune bouclée aux yeux très bleus, la quarantaine, tout sourire, entra comme un conquistador, non sans avoir déposé un baiser d'appartenance sur mes lèvres blêmes.

Quelle ne fut pas alors ma stupeur de voir Emma, en comédienne née qu'elle était, lui emboiter le pas, et remimer la scène, se déhanchant et outrant les mimiques évaporées d'Anna, qui ne la voyait pas !

-Tu sais, j'ai relu ton premier roman cette nuit, celui que tu as écrit sur ta femme disparue, j'ai pleuré, quel talent !

-Et gna gna.., et vas-y que je te flatte..., renchérit Emma, jalouse, tout en minaudant et continuant à imiter sa concurrente. Dire que c'est grâce à moi que tu as écrit ce livre, ça c'est le comble !

- Arrêtes un peu..., soufflai-je malgré moi, en me tournant vers Emma.

- Qu'est-ce que tu dis ? demanda Anna incrédule.

-Rien, pardon...

-Toujours dans tes rêves, Alex ! Ecoute, j'ai fait des courses pour le repas de ce soir, tu te souviens que tu as invité Jean-Christophe et sa nouvelle copine ?

-Mais c'est à moi de préparer !.. JC, il n'est donc plus avec Sarah, la pauvre, quelle tristesse..., lâcha Emma.

Anna commença à remplir le frigidaire, vidant son sac de provisions.

-C'est adorable, ma Chérie, mais je vais me débrouiller, ça ne t'ennuie pas de rentrer chez toi ? Je suis en pleine écriture là, on se voit ce soir...

-Ouf, ils ne vivent pas ensemble.., soupira Emma, cherchant visiblement à calmer son émotion.

-Ouh la la, Monsieur le célibataire invétéré n'est pas de bonne humeur ! Et bien soit, fais comme tu veux... Tu te souviens quand-même que tu m'as demandé en mariage, et qu'il va falloir apprendre à partager un quotidien ! ...

-Oui bien sûr, mais pas maintenant...

Anna, furieuse, tourna soudain les talons et claqua la porte.

Emma, quant à elle, partit s'enfermer dans la chambre, et éclata en sanglots.

Je restai bouche bée, piégé entre le passé et le présent.

Je décidai d'aller prendre l'air. Les trottoirs du Boulevard Saint-Germain étaient couverts, en ce mois d'Octobre, de feuilles rougissantes, qui virevoltaient çà et là, devant les vitrines des magasins cossus du 7^{ème} arrondissement, soulevées en rafales par un léger vent qui commençait déjà à être froid, errantes, un peu comme des âmes disparues. Pourquoi avais-je été aussi dur avec Anna ? Cela ne me ressemblait pas. J'aimais sincèrement Anna, autant que j'avais aimé Emma, elle avait enfin redonné un sens à ma vie. Elle était ma deuxième chance ! J'en étais conscient, au fond de moi... Je devais dès que possible déménager et m'installer avec Anna, à tous prix chasser à jamais mes démons et me méfier des tours que me jouait mon écriture.

Persuadé que j'avais eu une hallucination passagère, et que j'en étais guéri, quelques heures plus tard, je rentrai chez moi (enfin, encore « chez nous »...), avec deux bouteilles de vin. Le soleil prématuré en cette fin Septembre et l'air vivifiant au dehors m'avaient fait reprendre mes esprits ; l'écriture me plongeait à longueur de journée dans la fiction, et l'évidence était là, je ne distinguai plus le réel de l'irréel.

Je tournai la clé dans la porte, intrigué cependant par la musique à fond qui semblait provenir de l'appartement.

ELLE était toujours là, dansant la « *Macarena* », cette musique endiablée qui avait embrasé la planète des années 1990 et sur laquelle on s'était rencontrés ; elle se déhanchait, sublime, au rythme des banjos, sexy en Diable, l'air mutin, me jetant de temps à autres des regards revolvers de ses yeux bruns veloutés ; elle s'était coiffée de la casquette d'officier de marine de mes vingt-ans...

Les bras m'en tombèrent, et les bouteilles valsèrent sur le parquet.

-Quand je pense que tu as gardé cette casquette ! Quel fétichiste ! Je l'ai dénichée au fond du placard ; j'avais pourtant jeté tout l'uniforme, qui

prenait une place folle ; souviens-toi que c'était hier, pour moi... Tu viens danser, beau blond ?

-Ecoute, mon Cœur, je voulais te parler d'Anna...

-Ah oui, la nouvelle... Pas mal d'ailleurs la garce ! Tu n'as pas été bien long à te consoler ! Alors on écrit de beaux livres Monsieur le soi-disant sentimental, mais dans la pratique c'est tout autre chose... , répondit-elle tout en redoublant ses déhanchements endiablés, et montant sur la table telle Bardot dans « Et Dieu créa la femme ».

-Je suis avec elle depuis moins de deux ans, et ça fait vingt-ans que je porte ton deuil !, hurlais-je à travers la pièce. J'ai accumulé bien des aventures depuis toi, et c'est la première fois que je tombe amoureux, vraiment, tu comprends ? Je n'imaginais pas que tu allais revenir !

Soudain, elle s'arrêta net, figée comme un pantin articulé qui a perdu son marionnettiste, et me regarda, avec des yeux ronds, et tellement tristes.

Elle descendit lentement de son piédestal et vint se lover contre moi comme une chatte.

-Ou est Maman ? me demanda t'elle brusquement, d'une voix plaintive.

-Assied-toi, mon Ange...

Oui, j'étais un fantôme ; oui, je ne savais quel sort nous avait été jeté ; oui, Alex m'avait expliqué que Maman ne reconnaissait plus personne, et avait été placée dans une maison spécialisée. Mais non, je n'allais pas oublier ceux que j'aimais, ils avaient encore besoin de moi, je le sentais. Était-ce donc pour cela que Dieu avait accepté de me renvoyer sur terre ? J'avais dû sacrément les harceler là-haut, avec mon mauvais caractère.

Il allait se remarier, je devais réfléchir. Elle avait l'air formidable cette Anna, pour qu'il l'aime à ce point, je devais l'admettre. Pour l'instant, je n'avais qu'une envie irrésistible, me jeter dans les bras de Maman...

Quand je pénétrais dans cette sinistre maison, après m'être cachée derrière chaque platane de cette cour (qui me rappelait tant les pires heures de mon école primaire), avant de réaliser une nouvelle fois qu'aucune des blouses blanches qui traversaient, l'air patibulaire, ne me voyaient, je fus catastrophée. Maman devait détester cet endroit, elle comme moi avions toujours eu une Sainte horreur des hôpitaux et autres maisons de repos. J'eus beau alors leur faire des grimaces, des pieds de nez, ramasser à la pelle comme dans la chanson de Prévert, des tas de feuilles mortes et les leur jeter au visage par gerbes, rien n'y faisait ; ces ombres (qui pourtant étaient, elles, soi-disant bien vivantes), étonnées et jetant un regard réprobateur vers le ciel, se débarrassaient des feuilles, mais pas de leurs mines lugubres.

Alex avait beaucoup insisté pour que je n'y aille pas ; ça va te faire du mal, m'avait-il supplié. Mais il n'était pas question que je ne la revoie pas, quel que fut son état. Je profitais d'une jeune infirmière qui me semblait avoir cent ans, tant elle portait le poids du monde, qui ouvrit la porte électrique avec son badge, pour me faufiler à sa suite. Puis je me rendis compte avec amusement qu'en fait, je pouvais traverser les murs... Je visitais alors tous les étages, à une vitesse qui me plut beaucoup (il fallait bien qu'il y ait quelque avantage à être un fantôme, finalement) ; le sort des pauvres pensionnaires embastillés, en pyjamas ou chemises de nuit en pleine après-midi, que j'y croisais, me souleva le cœur ; enfin, je la trouvai, cette porte sur laquelle était inscrite le nom de ma mère !

C'était ouvert et j'entendis les voix d'un médecin et d'une infirmière à l'intérieur.

Ma mère se tenait debout, de dos, à la fenêtre ; elle ne leur répondait pas.

Ils s'évertuaient :

-Je suis votre médecin traitant, c'est notre visite journalière ; tous les jours, vous savez-bien, nous venons à la même heure, pour prendre votre tension...

-Je ne vous connais pas Monsieur, partez !

Les ombres vivantes finirent par s'éclipser, après s'être jetées un regard entendu.

Soudain, contre toute attente, elle se retourna, arborant un large sourire. Dieu que j'aimais ce sourire ! Elle avait vieilli, bien sûr, et tellement maigri... Mais ses yeux, pétillants de vivacité et de générosité, étaient toujours les mêmes.

-Ma Chérie, tu es là ? Je me demandais où tu étais passée...

Elle ouvrit grand ses bras, et je m'y engouffrais comme quand j'avais dix ans.

Et voilà que je mettais à rêver que j'étais moi-même le fantôme d'Emma ! Et à penser comme si son âme avait pris possession de moi..., comme si nous n'étions plus aujourd'hui qu'une seule et même personne, un Amour en fusion qui ne fait plus qu'un..., pensais-je en imprimant la page que je venais d'écrire. Etais-je en train de sombrer dans la schizophrénie ?

III

Le dîner battait son plein. Anna m'avait aidé à mettre la table, et pour la décoration aussi : nappe blanche, roses rouges, couverts en argent, et bougies ; l'univers raffiné que j'aimais. Elle avait choisi toutes les nourritures terrestres avec soin : vin millésimé, salades traiteur, saumon blinis, fromage et buche glacée ; mon repas type, elle le savait. Elle était assise à côté de moi, l'œil brillant, sourire retrouvé après mon appel excusé de tout à l'heure, sa jambe collée contre la mienne. Jean-Christophe, comme à son accoutumée, faisait le récit intarissable de ses voyages d'affaires baliniens, tandis que la belle asiatique à ses côtés se pâmait. Soudain, il fit bifurquer la conversation sur mon deuil.

-Et dire qu'après la disparition d'Emma, on ne te voyait plus avec une fille... Je commençais à m'inquiéter, un vrai moine je vous dit !

-Vous ne croyez pas que vous l'aviez un peu trop idéalisée ?, intervint sa nouvelle créature ; Wayan, c'était son prénom. Heureusement qu'Anna est arrivée...

Anna plissa les yeux de contentement, et me prit la main avec complicité sur la table.

J'allais répondre par quelque compliment à son intention, lorsque ma voix s'étrangla.

ELLE était là. Emma, apparue par enchantement, au bout de la table ; singeant à nouveau Anna, faisant le pitre et me regardant à son tour avec un air faussement langoureux et évaporé, papillonnant des cils de façon comique ; je connaissais bien cette mimique, que l'appelais à l'époque « à la Daisy ».

-Parlons d'autre chose, voulez-vous..., bredouillais-je.

Anna n'allait pas en rester là.

-Mais mon Chéri, ça ne me gêne pas du tout. Jean-Christophe, toi qui l'as connu, comment était-elle ?

Je me levais d'un bond, à la surprise générale. Le fantôme d'Emma se glissa, à une vitesse stupéfiante, telle une panthère, derrière moi, et en

profita pour encercler mon corps de ses longs bras, puis pour me tendre ses lèvres divines.

-Exceptionnelle, hors du commun, sexy, aimante, douce, merveilleuse, magique, dis-lui, et je te faisais rire aussi !

Emma commença alors à me chatouiller.

-Arrête..., lâchai-je.

Personne ne comprit. Ils me regardaient, pétrifiés. Le temps s'arrêta.

-Arrête de remuer le passé, dis-je en me tournant vers Anna, je t'en supplie, tentais-je de me rattraper.

Anna, visiblement choquée :

-Je ne vois pas ce que...

-Anna, laisse-tomber ! C'est ma faute, je n'aurais pas dû aborder ce sujet, c'est toujours sensible, intercédait Jean-Christophe, venant à ma rescousse.

Je me rassis lentement et la conversation sur Bali reprit. Anna avait saisi à nouveau ma main sur la table ; l'incident semblait clos.

-Elle m'a reconnu !, lança joyeusement le fantôme d'Emma, me plantant son regard de faon dans les yeux.

-Pas maintenant... , soufflais-je.

-Maman, elle m'a reconnu !

Anna cette fois se vexa, et se leva à son tour.

-Mais où es-tu depuis quelques jours ? cria-t-elle. Tu ne m'écoutes pas, ne me vois pas, tu parles tout seul...Je t'ai toujours connu rêveur mais là, tu es dans un autre monde... Tu ne veux pas qu'on parle de ton passé, mais tu ne l'as pas quitté, Alex, tu n'es pas avec moi ! Alors excuse-moi, mais je me sens de trop, ici ! Je ne vois vraiment pas comment on peut seulement envisager une vie ensemble...

Elle avait ramassé ses affaires et se dirigeai déjà vers la porte, lorsque je la rattrapai.

-*Pardon, pardon, c'est plus fort que moi... C'est la dernière fois, promis !*, murmurait Emma qui m'emboîtait le pas, suppliante et visiblement bouleversée.

-Pardon, pardon... C'est la dernière fois, promis ! répétais-je machinalement à l'endroit d'Anna, lui attrapant la main et l'embrassant.

-Tu devrais prendre un peu de repos, tu travailles trop, Alex !, gronda Anna, soudain miraculeusement calmée, visiblement touchée par mes excuses. Elle voulait y croire, sans doute, je sentais qu'elle m'aimait tellement... Partons ce week-end quelque part, et tu me le jures, tu laisses ton ordinateur ici !

-Oui, promis juré !

-Bon, si on allait faire un tour chez Castel ?, proposa Jean-Christophe, cherchant à faire diversion.

Lorsque nous descendîmes l'escalier du célèbre Club parisien (je l'avais emprunté tant de fois avec Emma naguère, étincelante de beauté dans sa robe noire à paillettes coupée court), il me sembla que rien n'avait changé. La discothèque, bien qu'ayant été rafraîchie depuis, avait su garder son ambiance légèrement surannée et un rien coquine, où se mêlait toute une palette de couleurs : rouge, noir et doré, qui plus tard au bout de la nuit, allaient se fondre tout à fait dans nos esprits, sous l'effet des vapeurs d'alcool.

Anna à mon bras, rayonnait. Elle paraissait avoir totalement oublié l'incident de toute à l'heure, et il faut dire que les rafales ininterrompues de blagues de Jean-Christophe dans la voiture, n'y étaient sans doute pas pour rien. Les coupes de champagne depuis qu'on était arrivé aidaient aussi, sans doute, et je commençais moi-même à me décontracter. Elle me prit soudain la main et m'emmena derechef sur la piste de danse ; Wayan y était déjà, se trémoussant avantageusement, au rythme d'un slow langoureux, enlaçant mon ami telle une liane des îles. J'attrapais Anna par la taille et m'apprêtais à les imiter.

C'est alors que cette diabolique « *Macarena* », aussi inattendue que fracassante, nous obligeant à desserrer nos étreintes, nous surprit tous ;

surtout moi : c'était NOTRE chanson ! Je regardais en direction de la cabine du DJ. ELLE était là, aux platines, hilare, moulée dans sa fameuse robe noire à paillettes, m'adressant un clin d'œil appuyé.

En une fraction de seconde, Emma se glissa à mes côtés, puis entre Anna et moi, me frôlant de son corps sublime, envoutante, en transe, emmenée par le rythme, si sensuelle... Je l'aimais tant !

Partagé... entre le désir fou de l'enlacer et de danser avec elle, ou avec son esprit peut-être, de fusionner nos deux âmes à jamais en ce mambo qui nous rappelait à tous deux, tant de souvenirs de rêves ; et la culpabilité bien réelle de froisser Anna, de rendre malheureuse mon nouvel amour, ma dernière chance d'être heureux, peut-être même de risquer de « tuer » aussi définitivement, ma nouvelle vie.

Anna s'était bien évidemment aperçue que je n'étais plus vraiment avec elle. Mais c'était une guerrière, elle était résolue à se battre !

-Alex, une dernière fois, est-ce que tu m'aimes ?

-Je te le jure Anna, sur la tête de mes fils...

Elle me planta son regard bleu dans les yeux et me lança de façon déconcertante, d'un ton devenu plus grave...

-Alors, embrasse-moi, tout de suite !

Je jetai un regard désespéré vers Emma, qui s'arrêta soudain net de danser. Je me retournai et décidai (il faut laisser partir ceux qu'on aime, la plus belle preuve de l'amour absolu...) d'embrasser mon destin. J'attrapai les lèvres d'Anna.

Je levai la tête, un peu inquiet tout de même, quelque temps après, sur la piste de danse. Le fantôme d'Emma avait disparu.

Je rentrai fort tard dans la nuit, ivre d'alcool et des baisers d'Anna, qui n'avait pas voulu dormir chez moi (elle devait préparer ses affaires pour notre départ improvisé en week-end ; elle passerait me chercher au petit matin, c'était une surprise). Je n'avais pas sommeil. L'envie d'écrire, irrésistible ; comme souvent, pas au bon moment, lorsque justement ce n'était pas raisonnable. J'aurais dû me reposer pour le voyage, songeais-

je, mais je savais aussi que je devais dans ces cas-là, m'exécuter, écouter ma voix intérieure. C'est dans ces conditions, je crois, que j'avais écrit mes meilleurs textes.

Quand je m'installai frénétiquement à ma table de travail (après avoir juste pris le temps de refermer la porte, et d'envoyer mes bottines valser à travers la pièce), et devant mon écran pour reprendre mon roman, je m'aperçus qu' ELLE m'attendait, lisant bien sagement dans notre lit.

- Ou en étais-je, déjà ? lui dis-je calmement sans même me retourner, comme si nous ne nous étions pas quittés... Alors, « Mum » (c'est ainsi que nous appelions ma belle-mère), elle t'a reconnu ?

IV

J'avais rencontré Anna il y a environ deux ans, dans un endroit insolite, et d'ordinaire peu propice aux coups de foudre amoureux ; au cimetière. Tandis que je me recueillais sur la tombe d'Emma, sur laquelle j'avais placé comme à mon habitude un bouquet de roses blanches fraîchement coupées (je détestais ces « fleurs qui durent » comme les bouquets de chrysanthèmes, que me conseillaient plutôt les fleuristes qui auraient voulu eux, que leurs belles roses finissent plutôt dans un vase sur une jolie nappe que sur une tombe, oubliant que la beauté est éphémère et qu'elle est pourtant éternelle...), j'entendis des sanglots derrière moi. Je me retournai et aperçus des yeux d'un bleu clair intense, délavés par les larmes, qui émergeaient à peine d'un mouchoir mouillé.

-Pardon, je viens de perdre ma petite sœur, un accident... Et vous ?, répondit la jeune femme en se redressant et séchant ses larmes. Je découvris une ravissante brune, la quarantaine, élancée dans une robe noire très chic et sobre, avec des cheveux châtain bouclés, descendant en cascade sur ses épaules.

-Ma femme Emma, mais c'était il y a vingt-ans... Et voyez, je n'ai jamais vraiment accepté. J'ai écrit un livre « *N'oublie pas que je t'aime* » à ce sujet. J'y raconte tout, notre histoire d'amour, sa disparition brutale à trente-cinq ans me laissant avec des jumeaux de quatre ans, comment j'ai appris à faire la cuisine, à donner le bain, et à reprendre tout de même goût à la vie, grâce à eux... Vous devriez le lire, peut-être, cela vous ferait du bien ? Vous verrez que vous n'êtes pas seule, à vivre un deuil...

-Je le lirai, je vous le promets, mais là, je ne sais pas si j'en suis capable ! soupira t'elle, faisant visiblement des efforts pour maîtriser ses sanglots.

-Je peux vous offrir un café ?

Cette invitation simple avait jailli soudain de mes lèvres, presque malgré moi, moi habituellement si timide, si réservé, si enfermé en moi-même, surtout en un tel endroit. La sensibilité de ces yeux couleur ciel m'avait, il faut l'avouer, pénétré le cœur en un instant.

-Oui, allons le prendre ce café !, dit-elle alors simplement, visiblement émue par mes mots.

Notre échange dans une brasserie de la Place de Clichy proche du cimetière, fut courtois, presque silencieux. Elle séchait ses larmes, dont elle avait un peu honte, dans un mouchoir que je lui avais tendu. Je buvais mon café par petites gorgées, cherchant à suspendre le temps, souriant timidement, sans la quitter des yeux.

Je lui envoyai mon livre dès le lendemain et n'eus ensuite plus aucune nouvelle, pendant de nombreuses semaines.

C'est alors que je me rendis compte avec étonnement que j'avais de plus en plus de mal à oublier la brisure humide et bleutée de l'iris de ses yeux, qui m'avait percé le cœur en un « flash », quand je m'étais retourné sur la tombe et l'avais aperçu pour la première fois. Elle me rappelait l'éclaboussure de ces vagues dont on saisit en une fraction de seconde l'agonie, au moment même où elles se brisent en gémissant sur les rochers. Souvent, je continuais de rêver d'Emma bien sûr, mais à présent cette Anna (elle avait fébrilement écrit son prénom, avec son adresse et son numéro de portable sur une serviette en papier au café) revenait aussi assez souvent dans mes rêves, comme un clin d'œil, un signe du destin, comme une envoyée du ciel.

Et puis, un jour, je reçus un long texto. Mon livre l'avait bouleversé. Elle voulait en parler, me revoir, partager.

Et c'est là que tout commença. Nous ne nous quittâmes plus.

On se voyait tous les week-ends, quand mes fils étaient partis avec leurs petites-amies respectives. On échangeait sur le sens de la vie, la destinée humaine, l'ouverture aux autres que provoque aussi au fond, toute tragédie. Elle me séduisait de plus en plus, bien que notre relation restât fort platonique, tant j'étais encore inaccessible et perdu dans le monologue de mon deuil ; puis elle devint progressivement une confidente, et enfin la personne dont je ne pouvais plus me passer.

Anna avait fait toute sa carrière dans la communication ; elle était pleine de vie, d'énergie, brillante, et peu de clients résistaient à ses yeux bleu cristallin ravageurs. Bien que mon livre témoignage devenait progressivement un « best-seller » et qu'on m'avait même proposé de

l'adapter au cinéma, je n'avais pas à ce moment-là quitté mon activité dans la communication. Anna me proposa comme une évidence de venir travailler avec elle. Nous décidâmes de monter notre propre agence. Les clients nous suivirent, et notre tandem complémentaire (j'étais plus créatif, elle était très commerciale), fonctionna à merveille ; je reprenais peu à peu goût à l'existence. Et enfin, il y eut ce baiser volé avec Anna, inattendu, lors d'une soirée bien arrosée où nous fêtions le gain d'un nouveau client, particulièrement important pour l'agence.

Tout naturellement, je lui avais présenté mes fils avec qui je vivais. Elle était divorcée et n'avais pas eu d'enfants, elle les adopta vite comme les siens.

Un soir, il y a près de six mois déjà, en sortant de l'agence, une idée subite me prit, et je le lui demandai.

- Anna, veux-tu m'épouser ?

Pour toute réponse, elle prit ma main et se mit à danser avec moi comme une folle sur le parking, me couvrant de baisers. Puis elle partit en courant vers sa voiture et se retourna brusquement :

- Choisis le lieu et l'heure !

Pourtant, je n'avais toujours rien choisi, et j'étais encore bien loin alors d'imaginer qu'Emma allait revenir...

Le week-end avec Anna à Uzès fut une merveille. Elle avait loué un ravissant petit appartement dans la vieille ville, perché parmi les terrasses de fleurs, dont les fenêtres ouvraient sur le Duché du XVIème siècle, et qui abrita nos retrouvailles amoureuses ; fougueuses la nuit, dansantes au soleil du matin, sur des airs de Sinatra. Nous ne manquâmes à aucune de nos envies. Promenades chez les brocanteurs, dîners provençaux à la bougie, visites passionnées de la région- Château d'Arpaillargues, Moulin d'Alphonse Daudet aux Baux de Provence, ou Palais des Papes en Avignon ; nous poussâmes même jusqu'à la Camargue, pour une balade à cheval des plus romantiques, au galop dans les rizières. Nous emplîmes nos poumons de l'air pur salé des Saintes-Marie de la Mer, allâmes prier la Vierge noire, celle des gardians, en l'Eglise qui y abritent encore ses

reliques ; et de retour au Duché, nous perdîmes plusieurs fois en riant, dans ses ruelles voutées aux pavés anciens, qui finissaient toutes sur sa truculente « place aux herbes ». Le fantôme d'Emma avait disparu, l'espace de quelques jours. Anna l'avait à nouveau remplacé entièrement, en mon cœur et mon esprit.

Lorsque le taxi me déposa chez moi le Dimanche soir, et que je quittai Anna après un baiser langoureux, j'avais le cœur léger, le sourire aux lèvres. J'étais si épuisé de joie, soulagé que ma relation avec Anna soit repartie de plus belle, que je m'affalais sur mon lit, et m'endormis instantanément.

La sonnerie de mon portable me réveilla cependant en sursaut. J'écarquillai les yeux en voyant cette photo d'Emma que je connaissais si bien, poignante avec ses yeux en amande et son visage d'ange, encadré de ses longs cheveux bruns qu'elle tenait entre les mains, apparaître. La sonnerie ne s'arrêtait pas, et je fixais l'écran sans pouvoir bouger, tétanisé par les mots qui clignotaient au-dessus de la photo : TON PASSE.

-Alors, tu décroches ou pas ? Ou tu raccroches ? lança une voix goguenarde derrière moi, si familière.

-Encore une de tes farces.., dis-je en me retournant brusquement.

ELLE était allongée à côté de moi : ses jambes sculpturales croisées sur le lit émergeant bronzées de son peignoir noir, la tête enrubannée d'une serviette comme si elle venait de prendre un bain, le visage couvert de pommade (un masque blanc pour la peau qu'elle faisait régulièrement, je m'en souvenais), et se faisant les ongles.

-Tu l'as fait exprès, n'est-ce pas ?

-De quoi ?

-D'oublier ton ordinateur, pour ne pas être tenté d'écrire... Tu l'as fait exprès, pour rester seul avec elle !

-Tu es jalouse, mon Cœur ?

-Mais non... Je sais que jamais tu ne pourras t'arrêter d'écrire, tu n'es pas près de te débarrasser de moi !

Malgré moi, car partagé entre ma culpabilité refoulée vis à vis d'Anna, et ma folle envie d'Emma, je cherchai à l'attraper en riant dans mes bras. Pourtant, si je parvenais à humer ses cheveux mouillés, à me délecter de ses œillades faussement boudeuses, et me réchauffai de son sourire éclatant, son corps semblait toujours m'échapper...

-Tu as bien raison, je ne suis pas prêt de te quitter ! Une Muse, c'est pour toujours ! Ça ne s'oublie pas, ça ne vous laisse jamais tranquille... Tu es devenue la source même de mon inspiration, tu sais, de ma raison d'écrire!

- La vraie source, c'est l'Amour divin, tu ne crois pas ? Alors écris tant que tu voudras, mon chéri ! Je vivrai à travers toi, tant que je continuerai à te transporter ailleurs, dans cette autre monde... Ecris, n'arrête jamais, et sers-moi bien !

Je me mis alors avec passion à mon clavier, mes doigts ne parvenant plus à suivre le rythme de fulgurances qui me venaient d'« ailleurs », comme des vibrations qui secouaient tout mon être, et passai un bon moment de la nuit encore avec ELLE.

Quand je tombai finalement de sommeil et rejoignis le fantôme d'Emma dans notre lit, je lui confessai :

-Tu ne m'en veux pas d'aimer aussi Anna ?

-Il faut bien que tu vives ta deuxième vie! Je n'ai qu'une requête...

-Dis-moi, mon Ange ?

- Tu m'emmèneras voir les enfants ? Ils me manquent tellement...

V

J'avais pris l'avion à Roissy pour New York en fin d'après-midi, un « low cost » qui devait arriver à JFK dans la soirée, compte-tenu du décalage horaire, à temps pour pouvoir encore dîner avec Jules et Mathis. C'était l'anniversaire de nos jumeaux, et je ne voulais manquer cela pour rien au monde !

Confortablement installé à l'avant de l'appareil, je regardais rêveur par le hublot s'éloigner notre belle vieille Lutèce, avec ses rues entrelacées et ses espaces forestiers entremêlés, bientôt plus qu'un amalgame de taches grises et vertes, puis se dissoudre peu à peu dans les nuages, sous l'aile de l'avion.

C'est alors que je sursautai ; deux mains venaient de se plaquer sur mes yeux, par derrière.

-Coucou, me revoilou !

Emma enfouissait sa jolie frimousse dans mon cou, qu'elle couvrait de baisers.

-Tu ne pensais tout de même pas que j'allais te laisser t'ennuyer tout seul, pendant ce long voyage...

-J'ai pris mon ordinateur, pour écrire !

-Justement, visiblement, tu es déjà inspiré, dépêche-toi de l'ouvrir, avant que je ne disparaisse de tes pensées... Une jolie hôtesse qui viendrait te proposer ses services, et je risquerai de devoir attendre...

Une hôtesse se présenta justement, une rougeaude à chignon, qui elle ne me faisait pas rêver, il faut le dire.

-Vous allez bien, vous sembliez parler tout seul ?

-Tout va bien, merci. J'ai un peu chaud... Soyez gentille, apportez-moi un verre d'eau, je vais prendre un somnifère.

Je me réveillai quelques heures plus tard, avec des maux de tête et un torticolis ; la voix du commandant de bord annonçait l'arrivée sur New

York. Devant moi, mon ordinateur était ouvert, et j'avais visiblement écrit plusieurs pages pendant le voyage, et puis, j'avais dû finir par tomber de sommeil, et m'étais affalé sur le clavier. ELLE avait disparu.

La Big Apple m'apparaissait enfin, dans toute sa modernité et sa démesure. Des gratte-ciels comme des épis élevaient leur orgueil jusqu'au ciel, semblant sortir de l'Hudson comme enlevés par quelque demiurge ; des milliers de lumières crépitaient à leurs fenêtres dans une nuit pétrole ; j'imaginais dans la pénombre la torche levée de la statue de la Liberté, dressée comme l'ultime lien imaginaire entre le Nouveau Monde et la terre de mes ancêtres.

Trente-ans peut-être que je n'étais pas venu à New York... J'avais l'âge de mes fils, la dernière fois, un symbole. Comme il me tardait de les revoir ! Je m'étais cru fort lorsqu'ils étaient partis trois mois auparavant, pour compléter le cursus de la quatrième année de leur école de commerce parisienne, par un échange avec Berkeley college ; j'étais heureux pour eux, et pensais que ces quelques mois de séparation, les premiers depuis l'âge de quatre ans après qu'Emma nous eût quitté, passeraient vite. Mais ils me parurent interminables, et je m'étais senti seul, terriblement. Pourquoi ne parvenais-je plus à surmonter cet indicible sentiment intérieur d'abandon, sauf peut-être parfois, en le sublimant par l'écriture ?

Compte-tenu de mon heure tardive d'arrivée, environ vingt-heures trente, il était convenu que je devais prendre un taxi, et les rejoindre directement, pour fêter leur anniversaire sur le rooftop de l'hôtel Standard sur la Highline, avec vue imprenable à 360 degrés sur la ville géante ; j'avais reçu un texto lorsque l'avion s'était posé, me donnant le lieu de rendez-vous ; je leur avais dit de choisir un endroit de rêves, inoubliable ; ils ne s'étaient pas trompés.

Après avoir pris un ascenseur ultra-moderne où un écran LED diffusait des images d'aquarium, j'arrivai devant une superbe asiatique, juchée sur des talons hauts, qui me décrocha un grand sourire, derrière un desk branché où trônaient quelques orchidées blanches ; derrière celui-ci surtout, à travers une immense baie vitrée, j'apercevais New York, comme je ne l'avais jamais vu, rutilant de mille feux ! La créature au sourire un peu glacé souleva un rideau noir, et je pénétrai dans un vaste bar circulaire entièrement vitré, aux couleurs orangées et aux lignes pures très design,

avec seulement un immense piano qui surplombait la vue sur une estrade, et parsemé de tables à bougies. J'avais le sentiment d'être monté à bord d'un bateau de verre entièrement englouti par la ville tentaculaire, de pénétrer au fond de l'Atlantide disparue. Mon regard balaya la baie vitrée de droite à gauche : d'un côté, l'impertinent *One World Trade* qui avait remplacé les Tours jumelles, Phénix renaissant sans cesse de ses cendres, avec son mythique *Financial District*, et de l'autre, l'*Empire State Building* et son feu vert émeraude. Je plissai les yeux pour tenter d'apercevoir les jumeaux ; mon cœur battait la chamade.

-*Moi aussi, j'ai le trac...*, entendis-je soudain derrière moi, ce qui me fit sursauter et presque hurler.

Le fantôme d'Emma était là ! Sa main, bien que m'apparaissant un peu diaphane, s'était crispée dans la mienne.

C'est alors que deux jeunes hommes d'une élégance rare, en costumes décontractés, se dirigèrent vers moi avec aisance, sourires radieux, yeux débordants d'amour : deux soleils ! S'il était besoin de représenter ce que notre vieux continent peut apporter encore d'éducation, de savoir-vivre et surtout de savoir-être, je crois que ces deux-là, tout étant résolument inscrits dans la jeunesse et la modernité, en seraient certainement les meilleurs ambassadeurs.

-*Ils son beaux à couper le souffle !* murmura-t-elle, avant de s'évanouir dans mes bras.

Je fis un mouvement pour la rattraper, mais son fantôme s'était volatilisé.

-Papa, tout va bien ?, s'enquirent Jules et Mathis, qui m'avaient déjà enlacé et me couvraient de baisers. Des larmes ruisselaient sur nos visages, et s'entremêlaient.

-Oui, pardon... Je suis tellement ému de vous retrouver !

-On n'est pas très malins comme ça, allons-nous assoir..., interrompit Mathis en se raclant la gorge.

Une ravissante table ronde qu'ils avaient réservé au meilleur endroit devant la baie vitrée, sur laquelle trônait un bouquet de roses blanches (bizarrement, comme les aimait Emma...), nous attendait, avec quelques amuse-bouche raffinés et trois coupes de champagne.

-*Happy Birthday* mes fils chéris ! dis-je, levant mon verre en direction de mes deux gardes du corps sur terre (tout en songeant à mon ange gardien au ciel aussi...). Que ce moment reste mémorable, Eternel !

-Tu crois que Maman nous voit, de là où elle est ?, demanda Jules soudain, contre toute attente.

Cette question me surprit, car ils ne parlaient pas souvent de leur mère ; je savais qu'elle était présente au plus profond de leur cœur, et sa photo de jeune femme souriante affichée dans leurs chambres ne les quittait jamais, mais nous n'avions pas besoin de l'évoquer entre nous, pour continuer à l'aimer, éperdument, follement.

-Oui, j'en suis sûr !, répondis-je, d'une voix mal assurée.

-*Allez, trois autres coupes, petits joueurs ! Un anniversaire, ça se fête...*, dit soudain une voix que je connaissais bien, à côté de moi, mais que je fus seul à entendre.

Je me retournai. Le fantôme d'Emma était debout, tout sourire, décapsulant une nouvelle bouteille de champagne.

Je repris, souriant « aux anges », heureux, comme si de rien n'était.

-Elle est avec nous, mes enfants, je vous le garantis, et votre mère veut qu'on s'amuse !

La soirée alla bon train et coupes après coupes, nous passâmes notre temps à rire tous les trois, comme des bienheureux. Assise les jambes croisées sur la table, ELLE ne manquait rien à la fête, se délectant de leurs yeux, de leurs sourires, se rassasiant de leurs blagues fines, de nos souvenirs, de notre complicité. L'amour, infini, nous reliait les uns aux autres, dans ce monde et dans l'autre. Il me semblait que nous étions tous connectés à jamais, corps et âmes.

Tandis qu'un gâteau au chocolat avec vingt-trois bougies magiques apparaissait comme par enchantement, je sortis de derrière ma chaise deux petits paquets blancs (que j'avais cachés depuis l'ascenseur, dans mon manteau), des chemises de couturier, venant de Paris...

-J'ai pensé, Jules, que tu en aurais besoin, surtout si tu décroches ce stage dans cette maison de luxe sur Madison, dont tu rêves !

-Merci mille fois mon Papou ! Oui, je dois avoir la réponse demain... C'est mon vœu le plus cher d'être pris, ce serait le plus beau des cadeaux d'anniversaire !

Emma le regarda avec fierté, longtemps, avec tout ce que peut compter l'amour d'une mère.

Brusquement, la sonnerie de mon portable retentit. C'était Anna, qui voulait elle aussi, souhaiter un bon anniversaire aux garçons. J'hésitai...

-*Ton présent !*, souffla Emma, toujours souriante, comme une voix intérieure ; *allez décroche, je suis magnanime, la vie n'attend pas !*

-Tu réponds pas, Papou ?, me demanda Mathis.

Je décrochai.

-Tu me manques..., entendis-je dans le combiné, une voix humaine mais qui me semblait lointaine ; je ne savais plus tout à fait où était à présent la réalité, tandis que le fantôme d'Emma se moquait d'elle gentiment et malicieusement, prenant à nouveau des airs évaporés, alors que j'étais encore en ligne, et me couvrant le cou de baisers mouillés.

-Papou, je suis pris !

Jules brandissait son Mac, me désignant le mail qu'il venait de recevoir.

-Ou ça ?..

J'avais du mal à émerger (sans doute le décalage horaire...), des multiples coussins et édredons du lit « king size » de mes amis américains, qui m'avaient prêté pour la semaine leur vaste appartement sur Broadway, pendant leurs vacances à Miami. La nuit avait été courte...

-Le mail vient du Patron de l'Amérique du Nord !

-*Il s'appelle Mike...*, fit écho une voix à moitié endormie à côté de moi. Emma, le visage enfoui dans ses cheveux, souriait en somnolant sur l'autre oreiller.

-Mike ?, répétais-je machinalement.

-Comment tu le sais ?, répliqua Jules.

Je me retournai vers Emma.

-Je suis allé visiter ses rêves (nous avons ce pouvoir nous autres, les fantômes...). Je l'ai convaincu de prendre Jules ! Bon, normalement, j'ai pas le droit d'influencer votre monde, mais je devais bien un joli cadeau d'anniversaire à mon petit...

Elle avait prononcé ces mots d'un ton égal, un rien rieur, ses grands yeux noisette pétillant de joie ; j'avais envie de la serrer fort dans mes bras.

-Papou, tout va bien ?

-Oui, mon Chéri, pardon... c'est le décalage ; bravo ! Tu es le meilleur, je t'aime !

Jules se baissa et m'embrassa longuement ; les bras d'Emma nous enlacèrent tous deux.

Les jours qui suivirent passèrent si vite. Notre trio « quatuor » visita sans relâche « *la ville qui ne dort jamais* », comme dit la chanson de Sinatra.

Nous arpentâmes ensemble tous ses Musées géants : le MET, le MOMA, le *Musée d'histoire naturelle* avec son incroyable *Planétarium* (j'y appris avec stupeur que plus des trois-quarts de notre univers était constitué d'une matière d'origine inconnue, que certains appellent « énergie sombre », matière noire ou transparente : et s'il s'agissait plutôt de l'énergie d'Amour, qui régit tout, ce que l'on appelle « l'au-delà », pensais-je ; ses parcs : *Central Park*, où l'on pouvait acheter son banc.. (quelle culture différente de la nôtre, tout de même !)

Le fantôme d'Emma faisait des farces, apparaissant tantôt derrière un arbre, tantôt s'évanouissant avant de resurgir, pour se balader bras-dessus bras-dessous avec nous, riant de la buée qui sortait de nos bouches hilares, mais évidemment pas de la sienne. Je remarquai aussi avec un peu de nostalgie cachée, quand-même parfois, que malgré le soleil rasant, elle n'avait pas non plus d'ombre.

Puis nous longeâmes la *Highline* qui faisait le tour de la ville, sur les traces de l'ancienne voie ferrée, mais qui n'avait pas encore fleuri en cette saison. Et bien sûr, *Time Square*, avec son avalanche de lumière et de gratte-ciels colorés (je ne me rassasiais jamais des yeux émerveillés de Jules et Mathis, devant la modernité insolente de ce nouveau monde ; ELLE, ne regardait qu'eux (et avec une telle fierté !...) ; *Wall Street*, et la statue imposante de George Washington devant le *Federal Hall*, qui rappelait à tous que tout avait commencé ici, l'« Union des Etats-Unis d'Amérique »... Et enfin, la ballade en ferry, au plus près de la *Statue de la Liberté* s'élevant au milieu des flots, qu'Emma, cheveux aux vents à la proue du bateau, mima avec noblesse ; nous goûtions à l'ivresse infinie d'être ensemble, réunis, à jamais.

Les garçons nous montrèrent aussi leur college, Berkeley, dans l'*Upper East Side*, à côté de l'incroyable *Public Library* (qui était leur lieu de travail en dehors des cours), où nous passâmes notre temps à nous photographier. J'étais le seul à voir Emma, et elle n'était bien sûr pas sur les photos... Mais mon rêve éveillé me rendait malgré tout heureux, hanté seulement par l'idée qu'elle puisse disparaître à nouveau.

A la nuit tombante, nous allâmes nous promener sur le fameux *Brooklyn Bridge*, reliant Brooklyn à Manhattan, au-dessus de l'East river, avec la ville géante à nos pieds. Jules et Mathis ne m'avaient jamais vu aussi resplendissant de joie, et ils n'en connaissaient pas la véritable cause. De temps à autres, comme à son accoutumée, le fantôme d'Emma me lançait, sans crier gare, des défis, comme celui de la rattraper en courant sur le pont ! Et voilà que mes fils me voyaient soudain partir comme un dératé, un vieil adolescent courant après sa jeunesse... Ils me suivaient sans comprendre, mais heureux de mon bonheur, et nous courions, courions.. Tantôt, alors que je croyais que j'allais la rattraper, elle disparaissait et je la retrouvais, me narguant dans des positions incongrues, comme perchée en haut des filets du pont, ou en lévitation au-dessus de la baie.

Lorsque le taxi nous ramena sur *Broadway*, et que le *doorman* nous ouvrit la porte obséquieusement, nous eûmes l'impression d'être les « *Princes de New York* ». Notre Princesse était dans nos cœurs, à la fois invisible et pourtant si présente, insaisissable et pourtant jamais très loin : femme, mère, Muse, âme divine... Quelle énergie puissante que l'Amour (l'énergie

créatrice du cosmos, dont on m'avait parlé au Planétarium, j'en étais-je à présent convaincu), s'affranchissant des frontières, de l'espace et du temps !

Et pourtant, me demandais-je encore, en tapant ces dernières lignes sur mon Mac, n'avais-je pas tort de me raccrocher à ce rêve impossible ? J'étais à présent coincé dans un espace-temps singulier, entre mon passé et mon avenir ! J'étais sincèrement amoureux d'Anna, et je vivais en rêve, par l'écriture, avec Emma... Que devais-je faire ? Qui choisir ? Je me sentais coupable vis à vis des deux : alors que je m'apprêtais à vivre avec Anna, je ne pouvais lui imposer le fantôme d'Emma qui me poursuivait ; mais le voulais-je vraiment, renoncer à ELLE, à mes chimères ? Au moment où je devais prendre une décision ultime sur la suite de ma vie, où j'allais me remarier, je m'étais mis à l'évidence à recréer cette histoire de toute pièce pour faire revenir Emma. En fait, je le voyais bien, c'est moi qui l'avais appelé à l'aide ! Le bonheur risquait de passer à nouveau à côté de moi, en riant aux éclats... J'étais au fond mon pire ennemi.

VI

- *Dis, j'en ai marre de lire, tu veux pas qu'on fasse l'amour ?*

Emma, entièrement nue et enfouie dans les couvertures de notre lit new-yorkais, avait posé son livre.

- Mais puis-je te rappeler que tu es un fantôme ? répondis-je en souriant et sans la regarder, de peur de perdre l'« inspiration », le flot de mots que semblait déverser une source étrange déchainée, et que j'avais du mal à suivre. J'étais tellement happé par l'écriture de mon roman, que je restais cramponné à mon ordinateur, le corps penché en avant sur la chaise de mon bureau.

- *Ne sois pas désagréable, tu veux...*

Je me retournai alors, car je sentis que je l'avais vexé. ELLE avait disparu.

Soudain, au moment où j'allais me remettre à l'ouvrage, une voix, venant de la salle de bain, donnant sur la chambre :

- *Quels sont tes plus grands fantasmes, mon Chéri ? Peut-être n'ai-je pas su les réaliser quand j'étais en vie, je vais me rattraper...*
- Arrête, on se fait du mal, Emma..., répondis-je avant de reprendre le cours de ma phrase et cherchant les mots justes.
- *Une fillette en socquettes blanches ?*

Cette fois, je pivotai sur ma chaise.

Le fantôme d'Emma m'apparut dans l'entrebâillement de la porte de la salle de bain, métamorphosée. Elle était à croquer, avec des tresses d'écolière, ses yeux de biche papillonnant, en jupe ultra-courte et socquettes blanches émergeant de ses souliers vernis. Elle léchait une sucette berlingot, en me fixant effrontément.

Je restais bouche bée.

- *A moins que tu ne préfères une panthère ?*

En une fraction de seconde, elle était devenue une créature envoutante, la chevelure ébouriffée, à moitié nue, revêtue d'une simple peau de bête, qui ne cachait rien de ses formes voluptueuses ; elle sauta sur le lit et se mit à rugir, tout en marchant à quatre pattes, ondulant son corps sublime, de façon si sensuelle...

- Arrête, Emma, te dis-je !
- *Bon, d'accord, tu préfères les Princesses ?*

Elle s'était relevée en un éclair, et me toisait à présent de toute sa majesté, du haut de son chignon sophistiqué, dans lequel était planté un diadème d'or et de pierreries. Elle était revêtue d'une robe en soie précieuse du XVIIIème siècle, mais qu'elle portait de façon sexy, mettant en valeur le haut de ses seins bombant dans un corset ; et à l'échancrure de son entre-jambe, laissait entrevoir un porte-jarretelle, sous les dentelles.

Je n'en pouvais plus, et décidais de me retourner définitivement vers mon écran, afin de faire cesser ces apparitions qui me torturaient.

Une main ne tarda pas à se cramponner à moi...

- *Alors je sais, tu veux que je sois ton esclave !*

Elle était recroquevillée à même le sol, dans son plus simple appareil, à genoux devant ma chaise, les mains derrière le dos menottée, dans une attitude de soumission...

- Non, mon cœur ! Pas ça..., criai-je en la relevant violemment. Mon plus grand fantasme c'est que tu sois TOI, uniquement TOI, que tu me reviennes, l'espace d'une nuit, une seule peut-être, dans ton Eternité ! Tu es toutes les femmes, et la Femme en une seule, tu es mon Amour !

Je lui attrapai les lèvres, tout en fermant les yeux, cru en ressentir le goût salé sans en être certain, puis l'enlaçai avec passion. Nous basculâmes sur le lit, me demandant encore en mon for intérieur si j'étais dans ma fiction, si j'étais en train d'écrire, ou si j'avais été miraculeusement transporté dans un autre « ailleurs », dans un monde parallèle. Etais-je en train de devenir fou ? Fou d'amour.

-Tu as sommeil ?

Cela faisait maintenant plus d'une heure que nous avions décollé de JFK ; retour vers la capitale parisienne, vers la réalité peut-être. Les adieux avec Jules et Mathis avaient été épiques, nous nous étions serrés longtemps les uns contre les autres, les yeux mouillés de larmes. Je n'allais pas les revoir pendant des mois, et je me forçais à présent à me concentrer sur le jour de nos retrouvailles (une recette que m'avais donnée Anna, afin de rester optimiste, par le truchement d'un adorable texto, où elle me glissait qu'elle pensait à moi, en cet instant). Anna, la vraie vie. J'avais tellement envie de la retrouver, et en même temps, j'avais peur de perdre Emma, ma vie parallèle, la fiction que m'apportait l'écriture.

Emma n'avait pas reparu depuis notre nuit torride à New York. Je me retournai alors brusquement, car sa voix venait du siège derrière moi. Elle était pâle, avait attaché à la va-vite sa magnifique chevelure brune par un chouchou, comme elle le faisait les mauvais jours. Elle souleva ses petites lunettes noires rondes de « star » que je connaissais bien, et me planta son regard velouté dans les yeux, mais qui était cette fois hagard, perdu. Son visage n'était que larmes, qui ruisselaient, sans discontinuer.

-Je les aime tellement ! lâcha-t-elle, avant d'être prise par un sanglot, et de rabattre à nouveau ses lunettes, comme pour cacher ses yeux suppliants.

Je ne répondis pas et essayais de me raisonner. Tout cela, ce n'était que visions, dommages collatéraux du roman que j'étais en train d'écrire ! Cela n'existait pas ailleurs que dans ma tête, mon inconscient. J'essayais de chasser ces images, me calais sur le fauteuil en rabattant sur moi une couverture, et me protégeais les yeux de la lumière à l'aide du bandeau distribué par l'hôtesse, afin d'essayer de m'engloutir dans un sommeil sans rêves.

Quelques temps plus tard pourtant, j'entendis à nouveau.

-Tu ne dors toujours pas ?

-Non, répondis-je machinalement. Impossible en effet, de trouver le sommeil.

- *Alors, raconte...*, dit-elle d'une voix grave. *Dis-moi maintenant dans le détail ce qui s'est passé, dis-moi ce qui m'est vraiment arrivé !*

-Je croyais que tu savais...

-C'est toi, l'écrivain, souviens-toi ! C'est toi qui dois le crier au monde ! C'est à toi de témoigner...

Comment allais-je pouvoir lui raconter ça ? Comment allais-je pouvoir écrire cette suite de mon livre « *N'oublie pas que je t'aime* », que je n'avais jamais osé relater, même en la fictionnant au-delà de toutes limites. Comment écrire pour une âme ?

DEUXIEME PARTIE

« Les blessures de l'existence sont incurables, on ne cesse de les décrire dans l'espoir de parvenir à une histoire qui en rende définitivement compte ».

Elena Ferrante- Frantumaglia

Nous étions rentrés de New York dans la nuit, et après le récit édifiant que m'avait fait Alexandre dans l'avion, je n'avais eu de cesse, à peine mon bienaimé s'était-il assoupi (l'avantage d'être fantôme, c'est qu'on ne dort pas...), de filer à l'hôpital central, « le lieu du crime ».

Ainsi, sans doute devait-il y avoir plusieurs heures que j'attendais, grelottante, tremblante, presque encore vivante, dans ce couloir aseptisé (j'avais toujours détesté ces antichambres de la mort..) ; les murs blancs, les infirmières en chaussons qui glissent dans le silence, le cliquetis métallique des civières qu'on transporte, les râles, les cris parfois... Soudain, je l'aperçus !

Dans sa blouse bleue délavée, un masque médical sur la bouche, le regard fuyant, petite taille musculeuse et tignasse blanchâtre, c'était bien lui ! Il semblait chercher à se dissimuler derrière la porte du bloc opératoire. J'avais reconnu le Professeur Sapin, chef du service de réanimation. En une fraction de seconde, je fus devant lui.

Il plissa les yeux, me scruta longuement, comme cherchant à rattraper un souvenir diffus ; puis soudain, me fixa avec effroi, incapable de prononcer une parole.

-Pourquoi ?

-C'est pas ma faute..., balbutia t'il.

Puis il s'enfuit en courant, détalant le long du couloir à en perdre haleine, et je l'entendis dévaler en hurlant l'escalier de secours, comme si le Diable en personne le poursuivait. Je ne le pourchassai pas, j'avais bien le temps ; il m'avait reconnu, et ça, je n'en revenais pas moi-même ! Ainsi, hormis ma mère bienaimée qui était déjà quelque peu entre deux mondes, il y avait donc d'autres humains qui pouvaient me voir !

C'est après avoir écrit ces lignes que je refermai mon ordinateur portable. C'était donc cela la folie ? Je sentais que j'avais de plus en plus de difficulté à distinguer le fantôme d'Emma de moi-même. Je vivais à présent en elle, je pensais comme elle, j'étais ELLE. Mon personnage m'échappait...

VII

-*Alexandre !*

-Qui a-t-il mon cœur ?

Elle était essoufflée, haletante, enfin autant qu'un fantôme peut l'être ; j'étais concentré sur l'écriture de mon roman, je commençai un nouveau Chapitre, mais je compris que je devais l'écouter sur le champ.

-*Sapin, il me voit ! Je suis allée à l'hôpital, je l'ai attendu ; et bien, lorsqu'il est sorti du bloc, je lui ai parlé... Il a eu une peur bleue d'ailleurs, et je crois qu'il court encore !*

Je la regardais soudain avec une infinie tristesse, les larmes me montaient aux yeux. Puis je me retournai vers mon clavier, et tapai le nom du Professeur, pour qu'elle puisse lire sa fiche Wikipédia.

-Le Professeur Sapin est décédé chez lui il y a trois ans, d'une crise cardiaque...

Je m'étais gardé de l'avouer à Emma. Comme je l'avais raconté dans mon livre « *N'oublie pas que je t'aime* », elle avait été victime d'une erreur médicale. Sapin avait pris sa retraite presque immédiatement après la fin du procès que j'avais intenté contre les médecins, et dont la procédure jusqu'à l'insupportable confrontation finale au Tribunal, avait duré une dizaine d'années ; la faute avait été reconnue mais la responsabilité jugée collégiale, aucun médecin n'avait été réellement inquiété.

-*Tu veux dire que c'est un autre fantôme que j'ai croisé à l'hôpital ? C'est donc pour cela qu'il m'a reconnu...*

-Oui, mais contrairement à toi qui a gardé dans l'au-delà toute ta gaité, je crains que son âme à lui, continue à errer, rongée par le remords.

-*Et les autres, ils sont toujours vivants ?*

-Oui, Teillard a même été nommé Professeur depuis, et a remplacé Sapin à la tête de la réanimation ; Fribourg dirige toujours la cardiologie et brille comme à son accoutumée par son absence dans le service, parties de golf obligeant ; le radiologue, quant à lui, sur qui l'hôpital a fait retomber

toute la faute (il fallait bien un bouc-émissaire, le moins puissant possible...), a été le seul à être licencié.

-Je vais aller les trouver !

- Est-ce vraiment utile, ma Chérie ?

-Ecoute, mon ange terrestre, si je suis encore ici, c'est qu'il y a sans doute une raison ; et j'ai l'impression que ce n'est pas seulement pour y avoir le bonheur infini de te serrer dans mes bras, et de découvrir les jeunes hommes merveilleux que sont devenus nos chers petits. Je crois que tu ne sais pas encore tout, et que je suis venue de l'autre monde pour le découvrir !

VIII

-Tu me trompes ?

-Qu'est-ce qui te fait dire ça?

Nous étions attablés avec Anna ce Samedi matin-là, par un temps pluvieux, à la terrasse du café de Flore. J'avais mal dormi et avalai mon deuxième expresso, avec lequel je faillis m'étouffer en entendant les mots de ma future femme. Une manifestation houleuse de gilets jaunes passait devant nous.

-Le fameux septième sens des femmes, peut-être ?, entendis-je soudain à côté de moi. Je reconnus une voix que je ne connaissais que trop bien ! Emma était apparue, déguisée en serveuse, ses longs cheveux retenus en arrière par un chouchou, très sexy, en bas nylon, talons hauts et petit tablier blanc.

-Même quand tu me fais l'amour, tu n'es plus avec moi...Qu'est-ce qui a changé, Alex ?

-Arrête Anna ! C'est ce nouveau roman sans doute, qui me perturbe !

-C'est qui ? Elle est plus jeune que moi ?

-Oh oui, beaucoup plus..., une dizaine d'années, facile ! répondit le fantôme d'Emma du tac au tac. Je la regardai en fronçant les yeux.

-Je n'aime personne d'autre que toi sur terre, je te le jure !, répondis-je en prenant doucement la main d'Anna sur la table ronde.

-Petit malin... Sur terre, ah oui, comme ça, tu ne te mouilles pas... Emma avait tourné les talons.

-Prouve-le moi !

-Comment ?

-Fixe à la fin la date de notre mariage! Décide-toi, sinon je te quitte...

Le fantôme d'Emma fit volte-face. Ses yeux de biche roulaient comme des billes ; elle me regarda fixement, autant suspendue à mes lèvres que l'était Anna.

Je rentrai seul en marchant par le Boulevard Saint-Germain, en sens inverse de la manifestation, très chamboulé ; je n'avais pas donné de réponse claire à Anna ; elle s'était levée et était partie en larmes. J'étais au pied du mur, au point de basculement entre mon passé et mon avenir. D'aucuns pensent que ni l'un, ni l'autre, n'existe vraiment et que seul le présent compte. Et pourtant... Je ne savais toujours pas que faire : depuis qu'Emma était « revenue », elle avait jeté le doute dans mon esprit. Peut-on aimer deux fois dans une vie ? On dit que le premier amour reste toujours le plus fort... Est-on donc capable d'un seul amour sur terre ?

Lorsque je tournai la clé de la porte de mon petit appartement de la rue de l'Université, plongé dans la pénombre, j'entendis quelqu'un qui faisait les cent pas au plafond. Je crus d'abord que c'était le voisin du dessus ; ou plutôt la voisine, car c'étaient des bruits de talons, secs ; elle semblait très en colère. La dernière chose dont j'avais besoin en ce moment... Je m'apprêtais à monter à l'étage pour sonner et réclamer du calme, quand je levai la tête.

Le fantôme d'Emma, tête renversée, à l'envers par rapport à moi, arpentait mon propre plafond, de long en large.

-Mais qu'est-ce que tu fais là ?

-Je réfléchis !

-Mais pourquoi dans cette position ? Descends, viens avec moi...

-J'ai besoin d'être seule !

-Ça c'est le comble, pour un fantôme !

-Si j'abandonne le plafond, je vais avoir trop envie de t'embrasser, et ce n'est vraiment pas le moment... Qu'attends-tu pour l'épouser ? , lança t'elle soudain d'un air de défi.

-Ecoute Emma, ça me regarde...

-Je suis concernée aussi, figure-toi ! Je ne veux pas te gâcher ta nouvelle vie, tu comprends ? Je ne veux pas que ce soit à cause de moi...

- Ce n'est pas toi, c'est moi... Je ne suis pas prêt, j'ai encore besoin de temps avec Anna... Et pourquoi tu réapparais maintenant, si tu es vraiment morte, après vingt-ans ? Tu sais qu'à cause de toi, je deviens skyzo...

-Je t'apparais maintenant justement parce que tu dois prendre cette décision !

-Mais qu'as-tu à me dire du monde invisible ? Ça m'intéresse plus... Qu'y a-t-il de l'autre côté ? Au fond, qui es-tu, vraiment ?

-Ça, je ne peux pas te l'expliquer. Je ne suis pas vraiment un « vrai » fantôme, au risque de te décevoir, juste le fruit de ton imagination...

-Et pourquoi alors t'aurais-je fait revivre ?

-Tu n'as toujours pas compris... Je suis ta « culpabilité » ! C'est TOI, le fantôme ! Je suis TOI !

Silence.

En une fraction de seconde, Emma était descendue du plafond, devant moi, l'air grave. Je voulus l'attraper pour la serrer dans mes bras, mais elle se déroba une nouvelle fois. En fait, je me rendais compte à présent que même quand je croyais la saisir, en réalité je ne la touchais pas vraiment.

-Ecoute, Alex, j'ai bien réfléchi, tu n'en n'as plus, du temps...Tu vas la perdre ! La vie est courte, je suis bien placée pour le savoir... Crois-moi, je connais les femmes, j'en suis une. Elle est super, cette Anna ! Elle me plaît beaucoup ! Et comme c'est une fille bien, et qu'elle est comme moi, même si elle t'aime, elle te quittera... En tous cas, c'est ce que j'aurais fait ! Tu te rends compte, ce que ça a dû lui coûter, cet ultimatum ?

Soudain, Emma fit glisser de son doigt la superbe bague de fiançailles avec un diamant pur, que nous avions achetée ensemble pour nos fiançailles ; c'était le symbole même de nos cœurs battants entrelacés, avec nos deux prénoms gravés et la date de notre mariage.

-Cours, rattrape-là ! Epouse-là ! Offre-lui cette bague, tu peux la faire ressortir, enlever mon prénom pour mettre le sien ! Je veux absolument vous raccommoder. Dis-lui que tu l'aimes ; tu l'aimes, n'est-ce pas ?

-Oui, bien sûr, autant que toi ! Sinon, tu penses bien, je ne l'aurais jamais demandé en mariage, avant que tu ne reviennes ! Comme je te l'ai dit, j'ai eu de nombreuses aventures depuis ton « départ » précipité, mais en vingt-ans seule Anna a su vraiment me troubler, me comprendre... Seul son amour à elle m'a paru vraiment sincère, authentique, absolu, comme le tien ! Elle seule m'y a fait croire à nouveau, à ma deuxième chance.. Mais garde cette bague, elle est à toi... Tu ne veux donc plus de moi ?

-Je n'en n'ai plus l'utilité, là où je suis, à présent... Je lis maintenant dans ton cœur, comme dans un livre ; tu seras éternellement avec moi ; je sais que tu m'aimeras toujours, je n'ai plus besoin de preuves d'amour. Mais elle, si !

- Ecoute Emma, tu es un Amour, mais si je devais offrir une bague à Anna, ce ne serait pas la tienne. Autre serment, autre histoire...

Je retournai à mon bureau. Malgré ce discours d'Emma d'une infinie générosité, ce qui ne m'étonnait guère d'elle, je n'étais pas encore décidé ...Et puis, elle n'était qu'un fantôme, une illusion, après tout ! Un autre moi-même... Je voulus reprendre mon roman, mais constatai que les derniers mots que j'avais écrit avant d'aller au café de Flore toute à l'heure retrouver Anna, avaient disparu !

Je devenais fou, sans doute... Emma était une invention de mon esprit foisonnant de questionnements d'écrivain, mais de là à ce qu'elle intervienne maintenant dans mon roman, qu'elle en vienne à enlever les mots qui ne lui plaisaient pas ! C'était une preuve physique de son existence, ou de mon délire !

Pourtant, j'aurais juré que j'avais écrit les mots de Verlaine : « *je pense aux jours anciens, et je pleure...* », mais quelqu'un les avait effacés.

-*Non, tu ne pleures plus, Alex, c'est fini...*, me souffla Emma. Fini le Passé ! Pardon, Amour de ma vie, d'être revenue, d'avoir été égoïste ; j'oubliais que toi, tu avais encore une vie... j'oubliais que je n'étais qu'un fantôme... Rappelle-là, excuse-moi, tout ça c'est ma faute !

Emma se rapprocha alors, me déposa un baiser dans le cou, attrapa mon portable et me le tendit en clamant :

- TON PRESENT !

Je souris et composai le numéro d'Anna. Je fus accueilli par son répondeur téléphonique.

- Anna, rappelle-moi, on peut se voir pour en parler ?, susurrai-je.

Le fantôme d'Emma était remonté se jucher au plafond. Je me remis à écrire.

La nuit était tombée ; réfugiée au plafond, recroquevillée, les bras enlaçant mes jambes, je regardais de haut Alexandre écrire. Comme je l'aimais, cet adorable mortel ! Il était tellement idéaliste, romantique... Encore plus dans ses rêves sur terre peut-être que nous, les âmes, qui étions dans les limbes. Je ne voulais à aucun prix lui faire du mal, à ce bel amour; c'est son bonheur sur terre qui m'importait à présent. Mais si mon souvenir aiguissait sa plume créatrice, en le connectant à l'Amour absolu, à l'énergie divine, en faisait même un témoin parmi les mortels que l'Amour Eternel existe, ne le freinait-il pas aussi pour vivre sa vie d'homme ? Il me l'avait dit que pour être écrivain, il fallait sans doute être à la fois « dans ce monde et hors du monde », et c'est ce qu'il était, mais je devais l'aider tant à écrire et à communiquer avec d'autres mondes, qu'à vivre sur terre, aussi !

Avant cependant de m'effacer, je sentais que j'avais encore une mission à accomplir ici-bas, non pas une vengeance, peu m'importait, mais je devais savoir précisément ce qui s'était passé il y a vingt-ans, afin que mon âme puisse repartir sereine, en paix, à jamais ; tant que je n'aurais pas compris, je resterais inquiète, retenue encore par ce monde des vivants. J'allais mener ma propre enquête, pousser les protagonistes dans leurs retranchements.

Sur l'iPhone d'Alexandre, d'un simple mouvement de cils, je googlelisais la DRH de chez S., le laboratoire pharmaceutique où je travaillais alors, lorsque j'avais eu mon malaise, il y a vingt-ans ; j'avais perdu connaissance dans la cour, juste après un entretien avec cette « Josy », qui non contente de me harceler au travail par jalousie pure (parce que j'étais belle, parce que j'étais heureuse en amour, tout ce qu'elle n'avait sans doute pas), m'avait « mené en bateau » en me faisant croire qu'elle m'attribuerait un autre poste au service informatique, qui n'existait en définitive pas. Je ne supportais plus alors de continuer à voir souffrir les animaux sur lesquels on pratiquait sans vergogne des expériences, pour soi-disant tester des médicaments, dans le sous-sol du labo où j'étais assistante. Son adresse apparut, elle vivait à Suresnes, dans un pavillon, pas loin du centre de recherches du laboratoire.

Lorsque je m'introduisis dans le pavillon, je vis que la lumière de la cuisine était allumée. Il devait bien être une heure du matin, mais la propriétaire semblait veiller. Soudain, je la vis ! Elle dégoulinait de sa robe de chambre crasseuse et jaunie, avait encore pris du poids, pendant toutes ces années ; ses cheveux enroulés dans des bigoudis, autrefois noirs, étaient devenus orangés, sous l'effet sans doute de la teinture qui visait à en cacher la dépigmentation ; elle avait toujours ses lunettes cerclées rouge, et sa face de tortue était juste un peu plus ridée, marquée par les rictus et la méchanceté. A sa table de cuisine, elle semblait concentrée à planter des aiguilles dans une poupée. Devant elle, sur le formica blanc, était posé un album avec des photos de jeunes femmes. Je m'approchais, elle ne me voyait pas, et je constatais qu'elle avait soigneusement collé, en les classant par année, des photos découpées du trombinoscope de la société où elle avait fait toute sa carrière... C'est alors que je compris : la vieille folle faisait de la magie noire !

J'attrapai soudain l'album de rage, qui s'envola dans les airs. Josy poussa un cri. Je le feuilletai à la hâte et remontai à cette terrible fin d'année 2000. C'est moi qui dus cette fois étouffer un hurlement de fantôme ! Ma photo de mannequin, y figurait ! Je n'avais pas été très maline d'ailleurs, de donner de moi pour le trombinoscope, une photo professionnelle prise par l'agence Elite, lorsque j'avais accepté ce job alimentaire chez S. C'était dans mon esprit une situation temporaire, cela me permettait à l'époque de sortir vers 17h00 pour pouvoir m'occuper de mes petits, et je ne pensais pas y rester longtemps... Murielle, ma meilleure amie au labo me l'avait bien fait remarquer, et l'avenir lui donna raison : cela n'avait fait qu'attiser les jalousies... La photo était barrée au feutre rouge, avec l'annotation vengeresse : « touchée, coulée » !

Josy s'était levée, blême, tremblante. Elle hurla :

-Esprit, qui êtes-vous ?

Je laissais retomber l'album sur la table, à la page ouverte sur ma photo.

-Emma, vous êtes revenue. C'est impossible...

Josy s'ébroua soudain dans ses chaussons violets, et s'arma d'un ballet dont elle se servit pour entamer diverses circonvolutions diffuses tout autour de sa masse corporelle, tel l'apprenti-sorcier de Fantasia, ou un

sumo se préparant au combat. Puis elle battit en retraite, courant de toute la force de ses courtes pattes, dans le couloir.

-Au fantôme ! Au fantôme !

Dans la salle à manger, je trouvais ce que je cherchais, un drap blanc qui enveloppait un affreux canapé pour en cacher les coussins troués. Je me recouvris du drap, et me mis à la poursuivre...

-Hou..., Hou...

Josy, terrorisée, sortit dans son jardin, ouvrit grand le portail, et je la vis continuer à courir sur la route; elle avait perdu une pantoufle, mais courait encore, trainant derrière elle un gros pied nu sur le goudron, levant haut les bras en demandant de l'aide, éclairée de temps à autres par les phares d'une voiture qui ne s'arrêtait pas.

Je rentrai dans la maison, reposai le drap sur le canapé, et regagnai la cuisine. J'arrachai une à une les aiguilles de la poupée, dont je remarquai avec effroi qu'elle ressemblait à une jeune laborantine du trombinoscope de l'année, ouvris la fenêtre et la balançai le plus loin possible dans la campagne. Je déchirai les pages de l'album, et décollais les photos ; à l'emplacement de la mienne, j'écris avec le feutre rouge resté sur la table :

- DEMISSIONNE, OU CRAINS MON RETOUR !

Avec étonnement, je constatai dans le miroir de la cuisine, que si celui-ci ne renvoyait pas mon reflet, mon écriture, elle, sur l'album, était bien visible.

Je m'arrêtai soudain d'écrire. J'étais comme survolté par mon désir de vengeance. J'avais chaud. Je m'essuyai le front. N'y étais-je pas allé un peu fort, là ? J'étais devenu ELLE, mais peut-être au fond, comme le fantôme de Madame Muir, lui prêtais-je des sentiments qu'elle n'avait pas ? Ou bien c'était ELLE qui était devenu MOI, en effet... Mes mains tremblaient en refermant mon ordinateur portable.

IX

Ce matin- là, Murielle était arrivée au laboratoire de bonne heure. Cela faisait plus de vingt-ans qu'elle y traînait sa peine, mais elle ne s'était toujours pas habituée au hurlement des chiens, qui y étaient euthanasiés après qu'on leur ait fait subir nombre d'expériences médicamenteuses, ni aux gémissements des souris, qu'elle retrouvait mortes dans leurs cages, en arrivant. Il fallait bien se nourrir, et elle n'avait pas eu la force de changer de voie, elle était restée au même poste. Pourtant, cet endroit était un enfer, un monde de ténèbres, surtout depuis qu'en avait disparu sa seule amie, ce rayon de soleil qui transformait par ses rires et ses blagues, ce funeste navire, ce cercueil flottant, en goélette ailée. Son Emma, la cleptomane, qui pour compenser le faible salaire et les consignes dictatoriales de la terrible DRH, s'amusait à subtiliser des Dictionnaires pharmaceutiques, des tasses de café, en faisant semblant de s'indigner ouvertement à chaque fois, que tout ce petit matériel puisse disparaître...

- *Quand on pense que certains en sont réduits à voler le matériel de la société, quelle honte, dans quelle époque vit-on !*

Elle entendait encore Emma prononcer ces mots, mentant outrageusement devant Josy, tout en cachant derrière son dos son cartable plein à craquer de tasses de café, et en lui faisant un clin d'œil goguenard bien appuyé.

Lorsque Murielle s'était installée à son poste, cependant, l'atmosphère lui avait paru bizarre, inhabituelle ; un « je ne sais quoi » qui flottait. Elle ne savait ce que c'était, mais elle le ressentait, ce quelque chose de joyeux, dans l'air.

Une laborantine s'approcha d'elle, sur la pointe des pieds pour ne pas être entendue, et lui chuchota à l'oreille :

- Tu as vu, les tasses de café recommencent à disparaître, ça ne te rappelle rien ?
- Arrête, ça me donne la chair de poule !

- Et tu sais pas la nouvelle, il paraît que Josy a démissionné à la première heure ! On est tous convoqués à midi dans le hall par le Directeur du centre, tu crois que ça a un rapport ? ...

Les yeux de Murielle se mouillèrent soudain. Elle regardait, semblant ailleurs, son écran d'ordinateur. Trois mots venaient de s'inscrire sur le document Word qu'elle avait ouvert en prenant le travail :

« I WILL SURVIVE ! »

Cela lui rappela la chanson de Gloria Gaynor qu'Emma chantait à l'époque en arrivant au labo, pour se donner cœur à l'ouvrage en cet endroit hostile, tout en caressant les souris condamnées ou les chiens aux yeux affolés qui partaient sanglés dans les ascenseurs et reviendraient trépassés.

- Oui, répondit-elle, je crois que ça a un rapport !

X

Quelqu'un tambourinait à ma porte. C'était Anna !

J'ouvris avec un grand sourire, j'étais tellement heureux qu'elle soit revenue ! Cependant, elle passa devant moi tête baissée, sans m'embrasser.

-C'est depuis que tu as commencé ce livre que je ne te sens plus... Qu'est-ce que tu écris en ce moment ?

-Une histoire de fantôme, un triangle amoureux...

-Je peux lire ?

-Je préfère pas, ce n'est pas terminé, c'est un premier jet seulement...

-Dis-moi ce qui se passe, Alex, tu me fais toujours lire ce que tu écris d'habitude, tu me demandes mon avis sur tes romans !

-Celui-ci, je ne peux pas...

-Tu y parles de ta maîtresse, n'est-ce pas ? Tu te sers de moi, tu veux me ridiculiser aux yeux de la terre entière !

-Calme-toi...

-Je ne me calmerai que lorsque j'aurai lu... La confiance dans un couple, tu sais, c'est la clé de voute, sans elle tout s'effondre ! Si tu préfères garder tes petits secrets pour toi, alors ce n'est pas la peine d'envisager la suite... Si tu ne me fais pas lire tout de suite, tu ne me reverras plus!

J'allumai l'ordinateur, ouvris le document au nom de code « La vie double» (je n'avais pas encore choisi le titre définitif de mon roman), me levai et passai au salon, me calant dans un fauteuil pour attendre le Jugement dernier.

Anna réapparut une trentaine de minutes plus tard, livide, en larmes. Son ton avait changé, elle était dévastée.

-C'est pire que ce que je pensais... Comment puis-je lutter ? Elle restera toujours belle, ne vieillira pas, ne s'usera pas, ne commettra aucune erreur, toujours parfaite dans ton souvenir ; le pire, c'est que je ne peux même pas la tuer, elle est déjà morte !

Anna s'effondra en sanglots dans mes bras. Malgré la violence de ses propos, je sentais en cet instant, toute la puissance de son amour.

-Je me suis arrêtée de lire à la fin de la première partie, reprit-elle, je n'ai pas pu supporter... Je te demande pardon !

-Mais de quoi ?

Je lui caressais les cheveux, comme à une enfant qu'on console. Mon cœur était en miettes. Je me rendais compte à quel point j'aimais aussi Anna... Elle fut à nouveau secouée par un sanglot et murmura.

-Je n'ai pas réfléchi, c'était pour moi la seule façon de la supprimer, tu comprends...

-Qu'as-tu fait ?

-J'ai effacé ton manuscrit de la mémoire de l'ordinateur !

Je paniquai, je ne me souvenais plus si j'en avais fait une copie sur ma clé USB, comme je le faisais habituellement pour tous mes romans.

-*T'inquiètes, j'ai tout sauvegardé*, souffla une voix à côté de moi. Le fantôme d'Emma apparut. Elle était en larmes elle-aussi (me voilà gâté, songeais-je, des torrents d'amour, déversés par les deux femmes que j'aime...). *C'est tellement beau, comme elle t'aime ! Je l'aime de t'aimer...*,

-Ne t'inquiètes pas Anna, j'ai fait une sauvegarde... répondis-je, faisant confiance à mon inconscient, à la petite voix d'Emma au fond de moi.

-Alex, je ne sais pas si je vais y arriver !, soupira soudain Anna. Arrête peut-être d'écrire, de remuer ton passé, pourquoi tu ne rebosses pas avec moi ?

Comme je vous l'ai dit, lecteur, nous avons monté notre agence de communication l'année d'avant, avec Anna. On formait alors une équipe remarquable, j'étais créatif, elle était rigoureuse et battante. Et puis, il y avait eu le tsunami inattendu du succès de mon premier livre, celui sur notre histoire avec Emma: les interviews, une certaine notoriété, les lettres des lecteurs, le film qu'on allait en tirer. Et finalement, surtout, il y avait eu cette irrésistible envie de continuer à écrire, qui balaya tout ; l'envie de tout quitter, de larguer les amarres, pour devenir à plein temps écrivain. J'avais

demandé à Anna de quitter l'agence ; j'avais déjà, il faut bien l'avouer, le livre que vous êtes en train de parcourir, en tête.

-Je ne peux pas, je dois terminer ce que j'écris...

-Tu es sûr que ça te fait du bien ?

-Je dois savoir !, répondis-je, presque malgré moi.

-Quoi ?

-Ce qu'elle a à me dire...

Anna leva les yeux au ciel.

-Mais si tu ne peux pas le supporter, Anna, c'est moi, le veuf, l'écrivain, que tu ne veux pas vraiment ! C'est pas toi qui disais que par Amour, on peut tout ?

Anna se leva, ramassa ses affaires, en plein désarroi.

- Je vais réfléchir, Alex ! Je ne sais pas si le rôle n'est pas trop grand pour moi. Tu idéalises tellement l'Amour, je ne suis qu'une femme, une mortelle... Je te laisse à ton livre, puisque c'est ce que tu veux !

Je retournai machinalement à mon bureau pour écrire; plus vite j'aurais terminé cette histoire, et plus tôt je serai à elle, totalement, entièrement, songeais-je. Mais l'écrire était un besoin vital, je le ressentais au fond de mon âme, je ne pouvais pas quitter Emma comme ça, sans un mot, nous qui n'avions pas eu même la possibilité de pouvoir nous dire adieu, dans la vraie vie.

XI

Une longue trainée rouge sang s'étirait au-dessus des nuages, comme un saignement dans le ciel de Paris. Une odeur forte de cendres remontait jusqu'à Saint-Germain des Prés. Absorbé par l'écriture, à mon bureau, je ne m'étais rendu compte de rien.

Emma traversa le mur (elle ne se donnait même plus la peine de sonner, maintenant qu'elle se savait fantôme), à bout de souffle, livide, le regard perdu.

-J'ai couru jusqu'ici, c'est terrible... Le combat du Diable contre le Bon Dieu !

-Que veux-tu dire ?

- Notre-Dame de Paris est en flammes !

Il me semblait à présent que la voix d'Emma se faisait plus sourde, surtout depuis que j'avais tranché en faveur d'Anna, et décidé de choisir mon présent, mais peut-être était-ce seulement une illusion ? Était-elle déjà à nouveau sur le « départ » ? Cette pensée, fugitive, me serra le cœur.

J'avais pris rendez-vous ce jour-là avec le Lieutenant de Police Bertheaud. C'est lui qui avait mené l'enquête policière, vingt-ans auparavant sur l'erreur médicale, après le décès de ma bienaimée, suite à la plainte que j'avais fini par déposer contre X.

J'eus toutes les peines du monde à me frayer un chemin pour récupérer mon véhicule garé rue du Bac; voitures de Police et camions de pompiers traversaient en trombe le Boulevard Saint-Germain toutes sirènes dehors, badauds effarés affluaient de toutes parts pour aller voir le cœur de Paris, qui battait encore, on ne savait pour combien de temps, dans l'Île de la Cité, ravagé par le démon.

Aussi arrivais-je avec une heure de retard chez Bertheaud, à Issy-Les-Moulineaux, que je dérangeais, l'œil scotché sur l'image fixe du vieillard

séculaire, dont la flèche, trésor de l'art gothique du génial Viollet-le-Duc, venait de fondre comme une brindille, et de s'effondrer dans la nef ; à présent à la retraite, celui qui avait terminé sa carrière avec le titre d'« Inspecteur » me recevait en charentaises, chez lui.

Le fantôme d'Emma s'installa sagement à côté de moi, sur son canapé violacé qui n'avait plus d'âge, tandis que d'un geste de sa télécommande, il coupa le son, laissant seulement à l'écran la silhouette obsédante de Notre Dame dévoré par le Mal, que chacun continuait à surveiller du coin de l'œil.

-Oui, je me souviens très bien de ce dossier, qui m'avait laissé sur ma faim, d'ailleurs ; c'est pourquoi j'ai accepté de vous recevoir !

-Ah, tu vois que j'ai bien fait d'insister..., chuchota Emma.

-Pas la peine de chuchoter, il ne t'entend pas !, lui répondis-je, le plus bas possible.

-Pardon ?

-Excusez-moi, je pensais tout haut... Nous, enfin je... vous écoutez !

-Au début, les médecins ont refusé de me recevoir. Je m'étais déplacé à l'hôpital pourtant, mais je n'ai pu parler qu'aux infirmières et aux internes. Il étaient quatre, je m'en souviens très bien : le Professeur Sapin, le plus âgé et autoritaire, chef du service de réanimation ; son adjoint Teillard, la voix de son maître ; puis le Professeur Fribourg, fuyant et manipulateur, chef du service de cardiologie ; et enfin Delcroix le radiologue, assez novice, qui venait de prendre ses fonctions...

Je revis alors la bande des quatre, que j'avais eue en face de moi au Tribunal, encadrés de leurs célèbres avocats mandatés par l'Ordre (seul le radiologue était venu exprimer des regrets...) ; dix années de procédure, avec des experts à la barre qui revenaient sur les conclusions de leurs rapports, sous la pression du pouvoir des mandarins...

-Continuez !, entendis-je, à côté de moi.

-Comme s'il avait entendu l'injection de ma « Belle », Berthaud reprit.

-Ils n'étaient jamais disponibles pour répondre à mes questions et je me heurtais constamment au mur des secrétaires... Alors, j'ai convoqué tous

ces Messieurs débordés, en bonne et due forme, pour une audition dans mon petit bureau pouilleux de Lieutenant, au Kremlin Bicêtre !

Ils ont fini par venir, la plupart maugréant, surtout les Professeurs ! Malgré leurs langues de bois, je m'aperçus très vite des contradictions de leurs déclarations, ils se rejetaient la faute les uns sur les autres. Sapin ne comprenait pas que Fribourg n'ait pas placé votre épouse sous haute surveillance, en soins intensifs et non en chambre seule, puisqu'elle sortait d'un coma en réanimation. Fribourg arguait que le dossier médical que lui avait transmis Sapin à la sortie de la réanimation, mentionnait que la patiente avait entièrement récupéré d'un infarctus soi-disant rare, n'ayant pas laissé de traces, avec des examens coronariens sains ; rien n'indiquait soi-disant qu'elle était en train de faire une hémorragie méningée... Tous en revanche, s'accordaient pour accabler le malheureux radiologue qui n'avait pas vu ce qui se tramait sur ce fameux scanner ; ce dernier semblait d'ailleurs n'avoir été réalisé qu'au dernier moment, car réclamé à cor et à cris par la famille, devant les céphalées insupportables de la patiente...

-Oh oui, je n'avais jamais autant souffert ! J'avais l'impression que ma tête allait éclater..., murmura Emma, d'une voix angoissée.

-... Je relevais ainsi dans mon rapport à ma hiérarchie que les témoignages ne concordaient pas, et que selon toute vraisemblance, les médecins cachaient la vérité !...

-Pourquoi votre rapport n'a t'il donc pas été produit à l'audience ?

-Et bien, parce que je reçus alors un coup de fil de mon chef. Il me relevait de l'affaire, il avait besoin de moi sur une autre enquête, plus « directement » criminelle. J'eus beau protester, il me rappela que c'était un ordre ! J'appris des années après, par l'ancienne assistante du Commissaire avec qui j'étais resté proche, que celui-ci avait reçu l'appel d'un Ministre...

XII

-Alors tu dis que tu revois ta femme disparue ?

-Oui, mais c'est uniquement quand j'écris... N'en parle à personne !

-Et bien, moi aussi, j'aimerais bien la rencontrer...

Ce matin-là, ma future épouse, qui avait enfin accepté de revenir avec moi, s'était réveillée très remontée. Il faut dire que je n'avais pas dormi de la nuit, et avais fini par lui raconter ma visite chez Berthaud de la veille.

-Tu sais bien que c'est impossible ! Et d'ailleurs, je ne le souhaite pas vraiment...

-Si tu dis vrai, il y a peut-être un moyen de le vérifier... Une Medium !

Je levais les yeux au Ciel.

-J'ai lu un article dans ELLE sur une certaine Madame Irma : il paraît qu'elle est exceptionnelle, elle communique avec les âmes... Elle ne refusera pas, elle, de me connecter !

C'est ainsi qu'Anna me traîna de force du côté de la Place de la République, dans une petite rue assez délabrée et malodorante, où nous tirâmes sur une sonnette en forme de queue de lapin. Un autocollant parsemé de représentations d'étoiles et d'astres divers, indiquait : « *Irma, medium, voyante, marabout* ».

Une « chose » d'une soixantaine d'années, la mine patibulaire, recouverte d'une ample djellaba colorée, d'une multitude de colliers, de bracelets et bagues diverses, nous ouvrit en silence.

-Ne parlez pas, vous risqueriez de couper ma connexion !..., nous lança t'elle derechef.

Elle nous fit signe obséquieusement de nous installer à une table ronde recouverte d'une nappe à ciré crasseuse, où étaient échoués çà et là les cartes usées d'un vieux tarot, une boule de cristal, une figurine de buddha, et du thé à la menthe.

Elle ferma les yeux, fit mine de se concentrer et lâcha soudainement :

-150 euros, le prix de la consultation, payable d'avance !

Je m'exécutai et posai la liasse de billet sur la table.

Elle daigna alors ouvrir un œil, et ramassa lestement la mise, qu'elle enferma sur le champ dans une boîte à bonbons placée par terre, juste à côté d'elle.

Elle referma ensuite instantanément les yeux.

-Vous ne regardez pas la photo d'Emma, que vous nous avez demandé d'amener ?

-Ah oui, vous avez raison, c'est mieux ! Elle y jeta un rapide coup d'œil avant de reprendre sa méditation. Je suis en pleine connexion...

-Je vois... Je vois... Une très belle jeune femme...

-Arrête, ouvre les yeux, c'est ridicule ! Je suis là !

Le fantôme d'Emma se tenait derrière elle, consternée.

-Qui a parlé ?, hurla la pauvre femme, ouvrant des yeux effrayés.

-Vous l'entendez ?

Je ne reçus pas de réponse. La Medium chargée de toutes ses breloques avait brusquement disparu sous la table, tremblante, à genoux, et faisant des prières.

-Seigneur, protégez-moi ! Ça ne m'est jamais arrivé d'entendre quoique ce soit... Pitié ! Je ne jouerai plus avec les esprits, je vous le promets !

Comme elle refusait de sortir, Anna et moi commençâmes à la tirer de force de dessous la table.

Dans un coin de la pièce, j'apercevais Emma qui se tenait les côtes ; elle était prise d'un irrésistible fou rire. Ça lui ressemblait bien...

Nous dûmes allonger notre hôte sur le divan à côté, et tandis que les cheveux dressés sur la tête, elle continuait à marmonner ses prières, Anna lui épongea le front, et lui demanda :

-Qu'est-ce qu'elle dit ?

-Attendez... Je crois que... Elle vous donne des conseils !

-Quoi ?

-Il n'aime pas le sucre dans son café ; il aime un bisou dans le cou le matin...

Je me retournai ulcéré vers le fantôme d'Emma, qui visiblement communiquait à présent directement avec la medium (comment était-ce possible ?), sans que je n'entende plus rien !

-Arrête, je t'interdis !

Nous étions rentrés en voiture avec Anna, sous une pluie battante, dans un silence pesant.

Anna avait jeté ses escarpins au travers de l'appartement, et s'était précipitée sur le sofa, la tête dans les coussins. Je ne savais plus quoi faire, un peu ébranlé moi aussi.

-C'est peut-être vrai finalement, que tu la voies, tu l'aimes tellement..., murmura Anna en se retournant, visiblement prise par l'émotion, le visage mouillé de larmes. Et peut-être même qu'elle est vraiment là !...

C'est là que j'aperçus à nouveau le fantôme d'Emma, dans l'ombre, qui avait regagné le plafond.

-C'est le moment !, susurra t-elle.

-Tu crois ?

-Oui, vas-y ! Le moment où jamais...

Calmement, je mis alors un genou à terre devant Anna. Soudain, elle me regarda, incrédule, stupéfaite.

-Anna, je t'aimerai toujours, mais toi aussi!... Je crois qu'on n'a pas qu'une vie dans la vie, qu'on a tous droit à une autre chance, et je sais depuis le premier jour où je t'ai vue, que tu es la mienne ! J'ai appelé la Mairie à Nîmes, le berceau de ma famille, la date du mariage est fixée dans un

mois... J'ai aussi bloqué l'office religieux. Anna, veux-tu encore m'épouser?

Anna me regardait, stupéfaite, ne comprenant toujours pas. Puis elle bredouilla ces mots :

- Tu es sûr de m'aimer assez, Alex ?

- Je t'aime, profondément, sincèrement, follement ! Je t'aime de supporter mes fantômes. Je t'aime pour ta patience infinie, et pour ton amour sans faille ! Je te promets que c'est fini... J'ai enfin vaincu mes démons et pris ma décision ! Elle est irrévocable...

Un sourire radieux éclaira soudain son visage, comme le soleil après la pluie ; ses yeux d'un bleu si clair, dont la brisure blanchâtre me parut plus lumineuse que jamais, comme celle de la crête des vagues des îles enchanteresses, rayonnaient de bonheur..

-Moi aussi je t'aime ! Et je vais te l'avouer enfin, ton deuil insurmontable, je le comprends au fond, depuis toujours... Je n'ai jamais vraiment eu l'intention de te quitter ! Tu sais bien que j'ai perdu ma petite sœur et que je connais ta peine ! On a tous nos âmes disparues, nos jardins secrets... Sinon, je n'aurais jamais pu supporter ton passé, peut-être. Mais quand-même, je ne parviens toujours pas à croire que je vais devenir ta femme...

Elle prit néanmoins la bague, et c'est je crois lorsqu'elle vit son prénom gravé, enlacé avec le mien sur l'or de l'anneau, qu'elle y crut vraiment. Les preuves d'amour en ce monde, cela compte tant ! Emma avait bien raison...

-Je l'ai achetée toute à l'heure, si elle ne te plaît pas, on en changera ! Anna, veux-tu être la femme de ma deuxième vie ?, répétais-je un peu obséquieusement.

Elle me tendit avec fierté son annulaire, pour que lui mis « sa » bague.

-Oui, mille fois oui, mon Chéri ! Je suis si heureuse... Et nous ferons de la place à ton Emma, je te le jure, je l'aime déjà !..

J'attrapai les lèvres d'Anna, et nous nous embrassâmes comme la première fois, un long baiser de cinéma... Je repensais alors aux merveilleux mots d'Edmond Rostand dans Cyrano de Bergerac, quand il

écrivait qu'un baiser c'est « *une promesse* », « *une façon de se goûter l'âme* »...

Derrière nous, je crus entendre alors des applaudissements à tous rompre, sonores, répétés, et je ne savais que trop bien de qui ils venaient... Ce qui me surprit beaucoup plus, c'est quand Anna se détacha de notre étreinte, pour me dire :

-Tu n'as pas entendu quelque chose derrière nous, comme si nous avions un public ?

-Ce doit être Dieu qui approuve !...

XIII

Le Golf Club de campagne à Rueil-Malmaison s'étendait sur plusieurs hectares. Une réplique miniature de la Maison Blanche y avait été construite, au milieu des étendues vertes, arrosées nuit et jour, pour y accueillir ses membres très privés. Rien n'y manquait. Ni le Club-house en baie vitrée où l'on jouait au bridge, attendant à la piscine olympique avec son sauna et hammam, ni l'immense parking parsemé de voitures de luxe. C'était le lieu de rendez-vous de nombre de notables parisiens, qui y venaient tant pour améliorer leur « handicap », que pour faire fructifier leurs affaires.

Le Professeur Fribourg en était membre depuis plus de trente ans, administrateur même, et excellent joueur. Ce matin, il était de très méchante humeur. Il avait en effet passé une nuit épouvantable, harcelé dans un mauvais cauchemar par le fantôme de l'une de ses patientes disparues, il y a fort longtemps. Il en avait alors presque oublié le nom, une sale affaire d'hémorragie méningée non diagnostiquée, qui lui avait valu d'être convoqué après dix ans de procédure au Tribunal, avec trois autres collègues, pour homicide involontaire ; la patiente, une jeune femme de trente-cinq ans, mère de jumeaux de quatre ans, avait trouvé la mort d'une rupture d'anévrisme dans son service de cardiologie, à peine sortie de réanimation. C'était une erreur de diagnostic, elle n'avait rien à faire en cardiologie, n'avait pas eu d'accident cardiaque et devait être en neurologie. L'autopsie que la famille avait fait réaliser ensuite à l'institut médico-légal avait en effet révélé un cœur parfait, mais un décès par hémorragie méningée. C'est sûr que l'administration d'anticoagulants aurait dû être dans un tel cas contre-indiquée.. Le fantôme, ou le remords plus probablement, lui avait demandé dans son sommeil de convoquer une réunion à l'hôpital avec tous les protagonistes de l'époque. La patiente, une certaine Emma Walker, voulait tirer au clair les circonstances de sa mort, et que chacun avoue enfin ce qu'il n'avait pas dit à la Police !

Il s'était réveillé en nage, et comme il ne croyait pas aux fantômes, s'était vite rassuré à la perspective d'un café bien noir, d'une douche bien chaude, et surtout d'une bonne partie de golf, son sport favori. Mais il avait vite déchanté en entrant dans sa salle de bain ; le pommeau de douche coulait déjà tout seul, et sur la vitre embuée, il lut avec effroi, comme tracé par un doigt de femme :

« Parle, je sais tout ! ».

Il avait alors sauté en hurlant dans son 4x4 Porsche pour rejoindre son Club ; son sac de caddies était toujours dans le coffre, car il s'échappait dès qu'il le pouvait de l'hôpital, laissant le plus souvent les internes faire son travail. Le plus troublant, c'est que ce matin-là, il devait justement jouer, comme chaque semaine depuis lors, avec ce même Directeur de Labo où cette patiente avait travaillé et eu son malaise ... Il avait décidé de ne rien lui révéler de son cauchemar, trop peur d'être pris pour un malade mental.

-Tu aimes jouer au golf ?

Alors qu'il avait soigneusement placé sa balle sur un tee au départ, choisi le bois qui convenait, et s'apprêtait d'un swing assuré, comme à son habitude sur ce trou, à rejoindre le drapeau en deux coups, cette voix derrière lui fit dévier sa trajectoire ; la balle échoua lamentablement dans le lac sur la gauche, qu'il évitait habituellement toujours.

-Qui êtes-vous ?

Il se retourna brusquement ; personne derrière lui.

-Tu disais, Max ? demanda Mobu, le Directeur du Labo, qu'Emma reconnut instantanément. Il avait bien changé pourtant, grisonnant et à présent à moitié chauve, courbé et bedonnant aussi. Ou était son fier et énergique Patron de l'époque ? Le mensonge ne semblait guère conserver... Pas grave, je comprends que tu t'énerves, continua-t-il, ce n'est pas de toi, ce genre de fautes, mais ça arrive aux meilleurs... Remets une balle !

Le fantôme d'Emma avait récemment découvert que si elle concentrait beaucoup d'énergie, d'amour ou de colère, elle pouvait parfois forcer certains humains à l'entendre vraiment, et même parvenait à déplacer des objets... Et elle comptait bien maintenant en user !

Fribourg, apeuré, les yeux roulant dans leurs orbites, derrière ses verres demi-lunes, regarda alentour encore, se demandant qui pouvait bien lui jouer un si mauvais tour, puis rejeta la balle.

*-Tu ne pourras plus jouer au golf, si tu ne convoques pas cette réunion...
C'est l'heure de Vérité !*

La balle cette fois échoua dans les herbes folles, en dehors du green ;
Fribourg pesta, tandis que son adversaire ricanait dans sa barbe.

A peine arrivé devant la balle, et alors qu'il s'apprêtait en trichant à la ramasser pour la replacer sur le green, profitant ainsi de l'inattention de Mobu, la balle avançait d'elle-même de quelques centimètres, échappant à sa main qui se referma sur le vide. Il crut avoir la berlue, et réitéra l'opération ; il se pencha à nouveau, mais la balle semblait poussée par une main invisible, et restait insaisissable.

-La réunion, Fribourg..

Cette voix, qui semblait à présent secouée par le rire, tant le fantôme semblait amusé par son petit jeu, le glaça.

-Dis-moi, Robert, je ne me sens pas très bien ce matin..., se résolut-il à dire à son partenaire. Tu ne veux pas qu'on aille plutôt jouer au bridge ?

-Mais on vient juste de commencer ! Pour une fois que je gagne... Ce que tu peux être mauvais joueur !

Le Club House était déjà bondé, noir de fumée ; nombre de sexagénaires parlant fort s'en donnaient à cœur joie sur les tapis vert. Deux rombières très liftées, apparemment surprises de les voir rentrer si tôt, les avaient rejoints de bon cœur pour leur partie de bridge.

Fribourg alluma scrupuleusement son havane, geste qu'il affectionnait particulièrement, et distribua les cartes. A peine eût-il terminé, que soudain, son bâton de chaise s'éteignit ; le cardiologue au fil des années était passé expert en allumage de cigares, aussi cet événement lui sembla presque encore plus invraisemblable que son incapacité à jouer au golf de toute à l'heure ! Ce n'est cependant que lorsqu'il commença le « *grand chelem* » qu'il avait annoncé en début de partie, et que trois de ses cartes maîtresses lui échappèrent et tombèrent brusquement de son jeu sur la table, à la grande surprise des autres joueurs, qu'il se leva d'un bond. Il griffonna alors quelques lignes, sans dire un mot, sur le carnet

habituellement réservé au comptage de points, en déchira une feuille et la tendit au Directeur du labo, avant de disparaître.

Celui-ci put lire avec stupéfaction :

« Réunion d'urgence demain 17heures à l'hôpital. Du nouveau dans l'affaire Walker ».

Je ne pouvais plus m'arrêter d'écrire... Bien sûr, tout cela n'était que fiction, je le savais bien, au fond de moi. Mais je revisitai mon passé avec les seules armes de l'ironie et de l'imagination ; l'écriture me permettait indirectement de régler mes comptes... J'en avais besoin, et je le lui devais bien aussi, à ELLE.

XIV

Le fraîchement nommé « Professeur » Teillard fut réveillé en sursaut par le tintement de l'arrivée d'un texto, qu'il dut relire trois fois, tant il fut éberlué, et tant il faisait écho au cauchemar que lui aussi venait de faire.

« Réunion d'urgence demain 17heures à l'hôpital. Du nouveau dans l'affaire Walker ».

Pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, son confrère de cardiologie Fribourg semblait vouloir ressortir une affaire depuis fort longtemps ensevelie...

Il se sentait moite de transpiration. Son cauchemar avait été des plus éprouvants. Il y avait vu justement, avec effroi, cette Emma Walker...

Il avait rêvé qu'elle le faisait appeler en plein service de réanimation ; elle n'était pas vraiment morte apparemment, elle voulait lui parler et lui donnait rendez-vous au café, en face de l'hôpital. Désespéré et incrédule, il avait docilement quitté sa blouse et l'y avait rejoint.

Elle l'attendait, sublime, souriante, trente-cinq ans environ, des yeux en amande brillants et les cheveux tirés en arrière, devant un petit noir fumant. Tétanisé, livide, il s'était assis en face d'elle.

-Pourquoi n'avez-vous pas regardé les résultats du scanner qu'avait exigé ma famille ?

-Mais je l'ai regardé, il était normal...

-Ce n'est pas ce qu'ont affirmé les experts, au procès, d'après les documents que j'ai pu consulter chez le lieutenant de Police !

-L'hémorragie méningée était difficile à voir, et l'anévrisme aussi, sur un premier examen...

-Je sais que c'est faux ! C'était un Samedi, pourquoi n'êtes-vous pas venu au rendez-vous que vous aviez fixé vous-même à midi, pour donner les résultats ? Vous avez préféré partir en week-end, n'est-ce pas ?

Elle posa sa main sur celle de Teillard, qui retira la sienne instantanément ; c'est alors qu'il s'aperçut que la fine main allongée était transparente. Il hurla et voulut se lever, mais elle le retint. Il savait confusément qu'il était en train de rêver, mais ne parvenait pas à se réveiller.

Il se mit à bredouiller et à sangloter à la fois.

-C'est ma maîtresse de l'époque, Katerina, elle m'a fait une scène ! Je lui avais promis qu'on partirait au petit matin rejoindre ma villa à Deauville ; des semaines qu'on attendait que ma femme s'absente pour un voyage d'affaires. Bien sûr, j'étais de garde, mais d'habitude, rien ne se passe, les internes et les infirmières « assurent ». Quand je lui ai dit que cette histoire de scanner me tombait dessus, et qu'on ne pourrait partir qu'en début d'après-midi, elle est devenue folle, a menacé de me quitter sur le champ ! Je n'aurais pas cru que...

-Cela me serait mortel !

-Personne ne sait si une intervention en urgence vous aurait sauvé...

-90% de chances de survies ont été perdues ! Vous avez lu, vous aussi, le rapport des experts !... Et le radiologue, pourquoi n'était-il pas présent ?

-Après avoir effectué la radio le Vendredi soir, il m'a demandé s'il pouvait aller voir sa famille à Lyon pour le week-end. Je lui ai dit que je m'occupais de regarder les clichés, qu'il pouvait partir. De toute façon, le Professeur Sapin, le chef du Service, avait décrété que vous aviez fait une crise cardiaque ; et j'avais accepté qu'on pratique ce scanner cérébral uniquement pour avoir la paix, par rapport à votre famille, vous comprenez, pour rassurer votre mari, mais sans le dire à Fribourg ; je n'osais pas contrarier mon Chef, ma promotion dépendait de lui...

-Et vous n'avez pas hésité à demander au radiologue, après mon décès, de contresigner le scanner comme « normal », c'était bien pour vous couvrir, n'est-ce pas ?

-Oui, il a accepté de faire un faux, pour ne pas avoir d'ennuis avec ses supérieurs... Ce plan a été décidé avec Sapin et le chef du service de cardiologie Fribourg, qui craignait aussi pour sa carrière... Le cardiologue

lui, était jeune, il ferait ses armes ailleurs... Il fallait bien un bouc-émissaire !

-Et c'est donc ce pauvre radiologue Delcroix, qui a porté le chapeau... C'est lui qui s'est fait virer de l'hôpital !

C'est sur cette dernière phrase que Teillard s'était réveillé brusquement, en nage. Mais le cauchemar semblait continuer dans la vraie vie... Il avait toujours les yeux braqués sur le texto. Il sentait bien qu'il n'aurait jamais la force d'aller à cette réunion, qu'il allait craquer, tout avouer, comme quand il rêvait, face au fantôme d'Emma ! Cela en serait fini de sa carrière, des honneurs qu'il convoitait. Il ne pourrait le supporter.

Il s'habilla rapidement, et sortit Place de la Porte de Saint-Cloud, où il vivait. Il se mit à marcher le long du périphérique, longtemps, en nage, poursuivi par le remords. En contre-bas, il voyait les voitures qui fusaient comme des balles sur le bitume. Soudain, comme pris de folie, il regarda à droite et à gauche, et monta sur la balustrade, hésitant...

Il entendit une voix derrière lui.

-Arrête, ce n'est pas ce que je veux !

Il redescendit machinalement, à peine surpris, attrapa son iPhone et répondit au texto :

-J'y serai.

Je refermai mon ordinateur, assez chamboulé. Comme toujours, j'avais écrit toute la matinée sans regarder le temps passer et j'étais très en retard. Il faut dire que je ne sais pour quelle raison, je ressentais comme une urgence à faire revivre tous ses personnages du passé et à les agencer à ma guise dans la fiction, au gré de mon roman, comme dans un puzzle vengeur. J'avais rendez-vous avec Anna...

Un soleil de plomb semblait avoir pris Paris dans un étau. Ce début de mois de Juin était marqué par une canicule particulièrement sévère. Le temps avait passé depuis ma première « demande », et la date du mariage, qui avait donc été fixée pour le 1er Juillet à Nîmes, mon fief familial, approchait. Je sentais Anna s'angoisser de plus en plus pour les préparatifs. J'avais connu ça, avant. Bien que n'accordant plus la même importance à cette cérémonie sociale (j'avais appris avec le temps qu'un vrai serment se fait plus dans l'intériorité des cœurs, et non pour le « paraître »...), je savais que celle-ci lui faisait tellement plaisir, et je jouais donc le jeu, du mieux que je pouvais. Nous avions décidé ce Dimanche d'aller passer la journée à la piscine de mon club de tennis, près de Rueil Malmaison, pour nous délasser un peu et nous rafraichir aussi.

J'étais allongé sur un transat en maillot, affublé de lunettes noires très « show business » (c'était en fait aussi mes lunettes de vue), isolé dans un coin à l'ombre, mon Mac sur les genoux, et j'écrivais. J'avais maintenant bien avancé dans mon roman, que j'avais commencé sans guère savoir où j'irais. Mais mon héroïne virtuelle me tirait toujours vers des situations inattendues, et je n'avais qu'à la suivre. Anna, qui avait placé son transat tout près du mien, me couvrait de baisers ; je me sentais revivre auprès d'elle, elle me sortait enfin des ténèbres. Soudain, elle se leva et partit dans les vestiaires des femmes, afin de s'immerger quelque temps dans le jacuzzi qui s'y trouvait.

J'en profitais pour me glisser dans la piscine, et entamer mes quarante-cinq minutes de nage hebdomadaire ; j'adorais nager, non que je fusse très bon nageur, disons plutôt du genre persévérant, mais j'avais l'impression alors, alternant brasse et crawl en vingt longueurs de la piscine aux normes olympiques, de me laver corps et esprit ; c'était un peu comme un nouveau baptême à chaque fois. Et puis, vous allez rire, souvent, c'est là, la tête sous l'eau, le corps fourbu et occupé par des mouvements répétitifs, que je sentais les barrières de mes tracasseries journalières, et donc de la raison trop humaine, s'abaisser peu à peu, et la « connexion » avec la création (ce que d'aucuns appellent « l'inspiration littéraire »), le divin peut-être, se faire, et l'âme s'ouvrir à recevoir. C'était alors comme une méditation, c'est là que je ressentais comme des fulgurances ; c'est au fond de l'eau que j'allais chercher mon inspiration !

Aussi, c'est bien quand je nageais, que je réfléchissais le plus souvent aux péripéties des prochains chapitres de mon livre, que les intrigues se formaient, que mes personnages prenaient le pouvoir, et m'emmenaient où sans doute, je n'aurais osé aller seul.

Une fois sorti de l'eau, c'était d'ailleurs une course contre la montre pour aller noter sur mon portable ces bouts de phrases, de dialogues, de descriptions, que j'avais « reçus » au fond de la piscine. Car que quelqu'un vienne à m'interrompre, à me bousculer, à me saluer, et bien je perdais tout sur le champ ! Impossible alors de retrouver les mots précis, les idées jaillissantes, telles qu'elles étaient apparues. C'était le cas échéant une catastrophe irrémédiable... Ce n'est qu'après, à l'aide de ces notes (qui auraient paru incohérentes à tout autre que moi), que lorsque j'attrapai mon Mac (ce n'était alors plus qu'exécution, tant elles renvoyaient toutes ensuite en mon for intérieur à des développements limpides), que je n'avais plus qu'à les assembler avec des mots. Il ne me restait plus alors qu'à recopier les paroles entendues, pour être immodeste, tel « Jeanne d'Arc », qui affirmait parler sous la dictée de ses « apparitions ».

C'est donc au bout de la cinquième longueur, je crois, alors que mon regard se faisait plus embué, plus troublé, plus vitreux, que je l'aperçus. Une silhouette d'abord. J'étais en pleine brasse, et lorsque ma tête sortit de l'eau, je crus voir comme une ombre qui bondissait au loin, sur les toits du « club house », au milieu des tuiles à la normande, longiligne et sexy, telle « Catwoman ». Peu de temps après, j'écarquillais les yeux et me rendis compte qu'elle s'était comme téléportée sur le gazon qui bordait la piscine, et qu'avec d'autres femmes du club, bien réelles celles-ci, la musique à fond, mon gentil fantôme était en train de pratiquer avec fougue de la gymnastique rythmique. En un clin d'œil, elle fut dans la piscine, nageant à mes côtés. Emma nageait comme une déesse depuis l'enfance, et bien évidemment, je n'étais jamais parvenu à suivre son corps sublime, qui ondulait dans l'eau telle une sirène dans son élément naturel. Je me rendais bien compte qu'à présent, je n'avais même plus besoin du support de l'écriture, pour rêver éveillé, pour plonger (c'était le cas de le dire) dans la fiction...

-Tu te souviens du nombre d'heures qu'on a passé ici, avec les petits ?

-Oui, on essayait de leur apprendre à nager ; mais je me rappelle qu'ils n'écoutaient guère, tant ils étaient préoccupés à éclabousser tout le monde en faisant des sauts rigolos dans l'eau, ou à se chamailler et se faire couler...

-Et le jardin d'enfants, tu te souviens ?

Emma montrait du doigt sur la droite un square avec deux tobogans, un bac à sable et un tourniquet.

-Oui, comme si c'était hier... Quelle patience tu avais avec eux ! Mais arrête un peu la nostalgie, tu veux ? De toute façon, maintenant, ils ne viennent plus ici, ils préfèrent le week-end rester avec leurs copains...

-Et leurs copines !, rajouta t'elle en me faisant un clin d'œil malicieux, avant de s'envoler sur l'eau dans un crawl majestueux. Emma semblait frôler l'eau seulement ; le geste technique était impeccable, mais on ne s'en rendait pas compte tant cela lui semblait facile, tant elle faisait corps avec la matière liquide, se fondant, glissant en elle.

Je vis soudain Anna qui revenait du vestiaire, comme pour me ramener à la réalité. Elle marchait le long de la margelle de la piscine, très belle aussi, quoique différente, avec sa serviette autour de sa taille fine, mais légèrement préoccupée, comme nous autres pauvres humains.

Avant de disparaître alors comme par enchantement, le fantôme d'Emma lâcha :

-Au fait, je t'ai pas dit, je les ai tous convoqué demain à 17h00, les médecins, le boss du labo de l'époque, et même le lieutenant... « L'heure de vérité » ! Tu y seras ?

-Pourquoi tu fais ça, Emma ?

- Mais pour pouvoir partir d'ici, mon chéri, enfin, l'âme tranquille..., pour pouvoir te laisser enfin vivre ta vie !

Allais-je passer le reste de ma vie entre ces deux femmes, entre le réel et la fiction, le présent et le passé ? Et si le temps au fond n'existait pas vraiment, n'était-il pas linéaire ? Si notre vie n'était plutôt qu'un « tout », où tout se fond justement, se mêle dans nos esprits et dans nos âmes, et

où seul ce qui compte, ce qui nous tient vraiment à cœur, submerge ?
Pour l'heure, je n'avais qu'une envie, irrésistible, comme une mission :
retranscrire immédiatement sur mon Mac la scène de la piscine...

XVI

Ce matin-là, en arrivant au labo, Murielle ne s'attendait pas au spectacle jubilatoire qu'elle allait y trouver.

Le Directeur du Centre Mobu hurlait au milieu des couloirs. C'était l'affolement. Elle ne put s'empêcher de sourire, en voyant que toutes les cages avaient été ouvertes. Les souris et les lapins couraient partout, ne se laissant pas attraper par les laborantines zélées qui les poursuivaient. Les chiens étaient partis et avaient sans doute retrouvé la liberté, tandis que quelques hamsters avaient pris leurs quartiers dans la cuisine, et se faisaient les dents sur les restes du pot de départ de la DRH.

Sur les murs, des tags marqués au rouge à lèvres : « *Les animaux, c'est vous !* »

Elle éclata cette fois de rire, quand elle entendit Mobu tenter de rassembler son troupeau (pardon son personnel), et déclamer :

-Il va y avoir une enquête ! Ce saccage ne restera pas impuni... C'est inhumain de ne pas respecter notre boulot ! Sans doute l'œuvre d'« *Animal Aid* », ou de l'une de ces associations terroristes qui militent encore au nom de Brigitte Bardot ! Il va y avoir du sang, croyez-moi...

Murielle savait bien, en son for intérieur, que l'auteur ne serait jamais arrêtée, pour une raison bien simple : c'est qu'elle n'était plus de ce monde...

16h45. J'arrivais dans le hall du grand hôpital de Neuilly. Vingt-ans que je n'étais revenu en ce lieu. Mon cœur se serrait dans ma poitrine. Des images cauchemardesques réapparaissaient, comme celles d'un film d'horreur qu'on a refoulé depuis si longtemps dans sa mémoire... A l'accueil, l'hôtesse parut surprise de voir qu'une salle avait été effectivement réservée par Fribourg : cette réunion n'était sur aucun planning.

Quand je pénétrais dans la salle d'attente, je retrouvais l'ex-lieutenant Bertheaud, avachi sur une chaise, s'épongeant de temps à autres le front

avec son mouchoir, qui leva vers moi des yeux interrogateurs. A côté de lui, le cardiologue Delcroix (que je ne l'avais vu qu'une seule fois, le jour du procès, mais le reconnus instantanément) se tortillait dans un coin, comme apeuré, cherchant à passer inaperçu.

-Vous savez pourquoi on est-là ?, lança Bertheaud.

-Comment avez-vous été contacté ?, demandais-je à mon tour, esquivant la question.

-Et bien, c'est assez bizarre, je l'avoue... J'ai fait un rêve dans lequel votre épouse m'est apparue, elle me demandait de venir ici... J'ai essayé de chasser ces images au petit matin. Mais quand j'ai voulu allumer la télévision pour écouter mon Télé Matin quotidien, je n'ai pu obtenir qu'un écran noir avec ce même message de la nuit : « *réunion 17h00 grand hôpital de Neuilly- réouverture de l'enquête Walker* » ! J'ai éteint et rallumé le poste à de nombreuses reprises, mais celui-ci réapparaissait à chaque fois. J'étais même sur le point d'appeler le Commissariat, mais je me suis dit que les collègues penseraient encore que j'avais trop tiré sur le whisky.. Alors quand je compris que ma journée était de toute façon fichue, que je ne pourrais pas voir mes programmes télévisés (vous savez, c'est devenu ma principale occupation, depuis que je suis à la retraite !), et bien j'ai rappliqué...

-Et vous ?, dis-je en me tournant vers le radiologue.

Celui-ci sursauta, puis bredouilla :

-C'est Fribourg.. Il m'a envoyé un texto... Dire que je n'avais pas eu la moindre nouvelle de lui depuis cette triste affaire... Savez-vous de quoi il retourne ?

-Il semble que nous ayons affaire à... un fantôme !... , dis-je calmement, avant de m'asseoir à leurs côtés.

Le radiologue fit mine de vouloir éclater de rire, mais sa voix s'étrangla quand il vit les sourcils du Lieutenant (pardon, Inspecteur maintenant...), se froncer.

Soudain, une infirmière fit son apparition ; elle me rappelait... oui, avec une vingtaine d'années de moins, Petula ! La dernière qui avait vu Emma cette sinistre nuit, quand elle était allée lui prendre la tension (elle avait

moins mal à la tête sous l'effet des sédatifs, avait-elle rapporté, et lui avait souri pour la remercier ...). Je la revoyais encore effondrée devant le corps inanimé de ma bienaimée au petit matin, et lâchant avant de s'enfuir : « *on ne vous a pas tout dit...* ».

-Vous êtes toujours là ?, lançai-je, ébahi.

-La salle de réunion est prête, le Professeur Fribourg vous attend, les autres personnes convoquées sont déjà arrivées, veuillez me suivre je vous prie !... », se contenta-t-elle de répondre.

C'est alors que mon portable sonna, c'était Anna. Trois fois qu'elle appelait depuis ce matin... Je sauvegardai le texte que je venais d'écrire sur mon ordinateur (j'avais l'impression à présent de vivre ce que j'écrivais, c'en était troublant, déstabilisant, presque angoissant...) et puis décrochai.

-C'est terrible !

- Quoi donc ?

-C'est une catastrophe ! Tu dois venir m'aider !

-Je suis en train d'écrire, ma chérie... Que se passe t'il ?

-Le traître, il nous a fait faux bond...

-Non ? répliquais-je, simulant la plus grande inquiétude (j'avais à peine à me forcer du reste, compte-tenu des circonstances de mon récit...).

-Oui, je suis au bord du suicide !

Comme nous devrions mesurer nos propos, quand nous sommes dans l'instant présent !, songeais-je ; avec le recul du temps, peu de choses apparaissent vraiment graves ; mais je ne lui en voulais pas, je l'aimais d'être dans l'exagération, d'être une passionnée.

-On en trouvera un autre, ma chérie...

-Oh mon cœur, j'en peux plus, et je te sens tellement absent... Je suis seule à m'occuper de tous les préparatifs de notre mariage !

-Ecoute, dînons ensemble ce soir, au « *Basilic* », en terrasse, tu sais, Place Sainte-Clotilde... Je sais que tu adores, on doit se parler !... Il faut que tu me laisses encore un peu de temps...

- Oui, moi aussi d'ailleurs, j'ai des choses à te dire ! 20heures, ne sois pas en retard !

Brusquement, elle raccrocha. Était-elle à nouveau en colère ou simplement perdue ?

J'en aurais leur cœur net bientôt, quand on se verrait, ma dernière chance peut-être de la reconquérir. Mais pour l'heure, mon récit me rappelait impérativement « ailleurs ». Je me remis à taper avec frénésie, comme un drogué, sur mon clavier...

Devant moi, je voyais Petula qui me regardait fixement, visiblement exaspérée d'attendre la fin de ma communication téléphonique, comme la sentinelle du Tribunal de Dieu ; je la rejoignis.

Quand je pénétrai dans cette salle blanche aseptisée, j'eus l'impression d'être projeté comme dans le flashback d'un film tragique. Tous les protagonistes étaient là.

Fribourg au centre, le chef du service de cardiologie, renfrogné et tendu, binocles sur le nez, en blouse de médecin : il était presque chauve à présent et avait beaucoup vieilli ; à sa droite Teillard, en blouse également, qui avait pris la suite de Sapin à la tête du service de cardiologie (devenu tout gris, les yeux baissés, semblant se demander ce qu'il faisait là) ; à sa gauche, Mobu, le Directeur du labo (dans un costume sombre un peu démodé), ouvrait des yeux étonnés et regardait constamment sa montre.

Le lieutenant de Police Berthaud, de fort méchante humeur, et le radiologue Delcroix, silencieux mais éberlué, avaient pris place de l'autre côté de la table. J'allai m'asseoir naturellement avec eux, ne sachant guère à quoi m'attendre, et résolu à peu intervenir.

-Bon, Max, tu vas enfin nous expliquer pourquoi tu nous as convoqué ? entama Mobu, rompant un silence de plomb, s'adressant agacé à

Fribourg. « *Du nouveau dans l'affaire Walker !* » ... C'est quoi cette mascarade ?

-Ce n'est pas moi qui vous ai convoqué..., répondit entre les dents, d'une voix sombre, le cardiologue.

Soudain, laissant la petite assemblée tétanisée, la lourde table en contreplaqué blanc devant eux, sur laquelle ils étaient tous accoudés, se mit à trembler...

-*Non, c'est moi !*

Je vis apparaître le fantôme d'Emma.

Elle était assise, au centre, sur la table, dans la position du lotus ; ses longues jambes nues si sexy repliées, émergeaient de la même blouse chirurgicale qu'elle portait à l'époque dans son lit d'hôpital. Elle tapait de toute la force de ses poings sur le plateau... J'étais le seul à la voir, mais semblait-il, ils l'entendaient tous.

-*Ça vous amuserait d'assister à une séance de spiritisme ? Ou peut-être n'y croyez-vous pas ?, continua Emma. Vous n'avez jamais fait tourner les tables, fait revenir des disparus ?*

Soudain, les verres et la bouteille d'eau qu'avait disposé Petula sur la table se mirent à bouger...

Tous les intervenants, sauf moi-même et le lieutenant, qui était un esprit libre et un brave, cherchèrent dans un premier temps, par réflexe (comme l'avait fait cette « *Madame Irma* », la soi-disant voyante), à se dissimuler sous la table, avant de remonter progressivement « en surface ».

-*N'ayez pas peur, les débats sont ouverts, rajouta le fantôme d'Emma. L'heure de vérité a sonné ! Chacun va me raconter ce qui s'est vraiment passé, et pas de mensonge cette fois, sinon je convoque les Esprits !... La Réa, à vous la parole !*

Teillard frissonnait. Il me regardait intensément.

-Mais c'est insensé... Enfin, je l'ai déjà dit au Tribunal ! Nous avons fait tout ce que nous avons pu...

-Pourquoi n'étiez-vous pas présent ce fameux Samedi midi, au rendez-vous que vous aviez vous-même fixé avec Alexandre, pour lui remettre les résultats du scanner ?

- J'avais dû partir sur une urgence...

-Ta maîtresse...

Une voix était partie d'un coin de la salle. Cette voix, déjà entendue il y a fort longtemps... Dans sa blouse de médecin, les cheveux blancs et livide, je le reconnaissais, le Professeur Sapin, supérieur hiérarchique de Teillard, alors chef du service de réanimation, décédé il y a deux ans !

Teillard hurla.

-Vous ?.. Mais c'est impossible ! ...

Teillard, perdu, se leva alors d'un bond, et chercha à sortir de la salle ; mais son badge sembla se démagnétiser, d'un simple coup d'œil d'Emma... La porte électrique ne s'ouvrit pas, et il dut revenir s'asseoir à la table.

-Oui, je l'avoue, murmura t'il en frissonnant d'une voix plaintive, elle m'avait menacé de me quitter, et je suis parti la rejoindre sans regarder le scanner !

-Et quand je t'ai appelé sur ton portable pour te demander où était ce fameux scanner que me réclamait la famille, tu m'as affirmé l'avoir bien examiné et qu'il était normal ! Ce que je me suis empressé de confirmer sur ta parole..., répliqua le fantôme de Sapin.

-Oui, mais après le décès brutal de la patiente, souvenez-vous, moi je voulais parler !

Teillard s'était dressé, il était cette fois hors de lui, invectivant Sapin. C'est vous cette fois qui m'avez fait un chantage sur mon poste, m'affirmant que si je disais la vérité, cela retomberait sur tout le Service, et que jamais je ne prendrai votre suite, jamais je ne serai nommé Professeur... Alors je l'ai fermé, en bon soldat !

-Et que faites-vous de votre conscience morale ?, coupa sèchement le Lieutenant, tout en fixant Teillard . Vous savez que c'est un délit de mentir à la Justice ?

Le fantôme de Sapin était à genoux, tourné vers Emma, quémendant son pardon.

-On aurait tous été virés, et cela ne vous aurait pas ramené à la vie, pardon...

-Oui, sauf que c'est à moi que vous avez finalement fait porter le chapeau, intervint le radiologue, semblant soudain s'être réveillé ; c'est moi qui me suis fait sanctionner, parce que vous avez exigé que je certifie le scanner, après coup, comme normal... J'ai fait une longue période de chômage ! Et suis indépendant depuis, car aucun hôpital n'a jamais voulu me réembaucher...

-Ca, ce n'était pas mon idée, répondit Sapin, c'est Fribourg...

-Pas un pour rattraper l'autre !, soupira Emma.

-Je n'ai rien à me reprocher dans cette affaire ! Vous m'avez transféré une patiente dans mon service en précisant sur son dossier qu'elle avait un problème cardiaque..., vociféra le cardiologue.

-Mais vous ne m'avez jamais examiné, car vous étiez au golf pendant vos heures de travail ! Et c'est d'ailleurs là que comme par hasard, vous avez rencontré Mobu, le Directeur du labo où je travaillais... Ce golf où l'on se fait tellement de « relations », n'est-ce pas, au lieu d'exercer son métier !

-Est-ce vous qui avez fait intervenir un Ministre pour étouffer l'affaire ?, interrompit le Lieutenant, plissant les yeux vers l'autre côté de la table.

-Mais de quoi parlez-vous ?, lancèrent presque en chœur Mobu et Fribourg.

Au centre de la pièce, dans un halo de lumière, apparut alors un nouveau personnage, je n'en croyais pas mes yeux... En robe rouge, le fantôme de la Juge d'instruction du procès (dont j'avais lu dans le journal qu'elle était décédée d'un accident de voiture, quelques années après ce verdict où elle avait conclu à une faute « *collégiale pour imprudence et négligence* »- ce qui avait d'ailleurs permis à chacun, sauf au radiologue, de continuer tranquillement le cours de sa carrière), prit la parole.

-Je ne l'ai appris que fortuitement, bien plus tard, par une indiscretion du Procureur, et le remords m'a poursuivi ensuite, de ne pas avoir alors fait

réouvrir l'enquête, mais je n'avais pas de preuve formelle, des rumeurs seulement, dans le milieu de la magistrature... Le Ministre de la santé lui-même aurait fait pression au plus haut niveau, pour que l'on enlève l'enquête au Lieutenant Bertheaud !

Mobu avait quitté à présent sa position caustique ; éperdu, le regard vitreux, comme pour délivrer enfin sa conscience, il déballait tout, d'une voix d'outre-tombe, sans cependant oser regarder Emma en face :

-Le jour de l'annonce du décès de Madame Walker, j'appelai Fribourg et nous nous retrouvâmes à notre club de golf commun. C'est même en faisant une partie que nous avons tout décidé ... Nos intérêts convergeaient : il n'était ni bon pour la réputation du labo qu'on apprenne que le malaise de la patiente était survenu suite à un harcèlement avéré de notre DRH (et surtout un entretien violent avec elle), ni pour celle de l'hôpital qu'on sache qu'il y avait eu non seulement faute de diagnostic, mais bien non-assistance à personne en danger ! Le labo avait peur d'être attaqué en justice, comme l'hôpital : personne ne devait parler... C'est pourquoi j'ai interdit à toute personne du labo d'assister aux obsèques, prétextant que la famille ne le souhaitait pas...

-Ah oui, j'ai été très étonné de ne pas y voir mes bonnes amies., ni même la moindre couronne de fleurs du labo sur ma tombe!

Mobu continua machinalement, comme s'il n'avait pas entendu la remarque d'Emma, qui me fendit le cœur.

-Mais les choses ne s'arrêtèrent pas là... Fribourg me demanda de faire pression sur les experts, qui avaient réexaminé le scanner et déclaré dans leurs rapports que celui-ci n'était effectivement pas normal (on voyait en effet bien l'hémorragie méningée et la rupture d'anévrisme qui se préparait) ; ceci afin qu'ils reviennent à la barre sur les déclarations !

-C'est un mensonge !, clama Fribourg, qui s'était dressé droit dans sa blouse.

Mais Mobu poursuivit, imperturbable :

-Et puis, comme ce satané Lieutenant Bertheaud ne lâchait pas l'affaire...

-Vous avez fait intervenir le propriétaire du labo, qui arrosait déjà tous les politiques à l'époque (l'affaire sortira plus tard, toutes les commissions de

validation sanitaire de vos médicaments étaient truquées...) et il a payé un Ministre pour qu'on me retire l'enquête, n'est-ce pas ?, intervint, blême, Bertheaud.

-Oui, j'avais moi-même constaté que les protocoles de vérifications des médicaments n'étaient pas respectés, et m'en étais ouvert à la DRH, lâcha Emma.

-En effet, ma chérie, j'ai retrouvé toutes tes notes à ce sujet après ta disparition, sur ton ordinateur, quand le scandale des victimes du labo, du fait de médicaments dangereux pour la santé, a éclaté ! Et je me souviens, moi aussi, tu m'en avais parlé..., ne pus-je m'empêcher d'ajouter.

-Bon, on ne va pas faire le procès du labo ici !, lança Fribourg. Quelle preuve concrète avez-vous aujourd'hui que ce scanner était bien anormal ?

-Et bien, parce que j'en ai toujours gardé une copie..., déclara soudain le radiologue, tiré à nouveau de sa réserve, qui sortit alors d'une enveloppe plusieurs clichés, se leva et les plaça sur un écran d'imagerie médicale, prévu à cet effet dans la salle.

Le radiologue commentait : et là, c'est l'anévrisme, on voit aussi clairement l'hémorragie méningée... Dans ce type de cas, il faut intervenir d'urgence, les chances de réussite et de sauver la patiente sans aucune séquelles sont de plus de 90% !

Sur le scanner, on voyait bien tout ce qui allait se passer : si seulement il avait été regardé à l'époque...

C'est là que Fribourg craqua. Devant tant d'évidence, il se retourna brusquement vers le fantôme d'Emma, et lança d'une voix suppliante, les mains jointes.

- J'avoue, oui j'avoue tout ! ...J'ai failli mettre fin à mes jours tantôt, vous m'en avez empêché... Alors que cherchez-vous maintenant, par pitié ?

A ces mots, à la stupéfaction générale, la table s'arrêta de trembler, les verres de bouger. Seul le silence répondait désormais aux accusations du radiologue. Emma semblait avoir disparu comme par enchantement, ainsi que tous les fantômes de la pièce. Tout le monde se regarda, stupéfait.

Mais soudain, sur le scanner, on vit autre chose apparaître...

Le radiologue se rapprocha intrigué : des traces qu'il ne parvenait pas à interpréter sur un plan médical...

Elles ressemblaient à des signes, s'égrenant le long de l'image lumineuse du cerveau de la défunte, qu'il épela lentement :

J-E V-O-U-S P-A-R-D-O-N-N-E.

-Merci mon Ange !.., hurlais-je en larmes, joignant les mains au ciel.

Je m'apprêtais à refermer mon « laptop » sur ces mots, et peut-être, finalement à achever ce voyage fantastique et irréel, que je vivais pourtant dans mon esprit encore tourmenté par mon passé, comme si j'étais inclus à l'intérieur et ne pouvais plus en sortir.

J'étais en larmes, transpirant de tout mon être ; mon cœur battait la chamade, et j'étais conscient que j'avais de plus en plus de difficultés à rejoindre la réalité, mais en avais-je vraiment envie ? Je devais prendre un cachet. Mes mains tremblaient, je voyais bien que j'étais en train de confondre cette fois totalement la réalité et la fiction...

Je m'étais moi-même inclus dans ce roman, et les personnages étaient en train de me submerger. Il fallait que j'arrête ici, ou j'allais perdre définitivement la raison ! Je devais, comme me le disait mon entourage, « passer à autre chose ».

La douleur était trop forte, et pourtant, je ne pouvais pas encore la laisser, enfin pas comme ça.

Je me remis à écrire.

Le fantôme d'Emma se rapprocha de mon ordinateur, féline, le sourire aux lèvres, bien qu'un peu nostalgique.

-Alors, tu as vraiment pardonné ? , lui dis-je

-Oui, et il faut que tu fasses de même maintenant, en toute conscience, que tu leur pardonnes, et surtout que tu te pardonnes ! Tu n'y étais pour rien.. Tu as fait confiance aux médecins, comme si c'était des Dieux, mais ce ne sont que des humains. Tu viens de le faire un peu en écrivant ces lignes et en mettant ce pardon dans ma bouche, tu es sur la bonne voie, mon chéri. Je suis ton inconscient, tu sais ?

-C'est la vraie raison pour laquelle tu es revenue dans mes rêves, dans mon imagination, et dans mes écrits, n'est-ce pas ?

- Oui, la principale peut-être, mais pas la seule... Avant que tu ne te maries avec Anna, que je ne te fiche enfin la paix, et que tu ne termines ce livre, j'aimerais te demander une dernière faveur : j'aimerais bien avoir le temps de pouvoir faire mes adieux ! Je suis partie si brusquement, si seule dans cette chambre d'hôpital, la dernière fois... J'aimerais tellement pouvoir revoir ma mère, Murielle et les enfants !.. Offres-moi encore un peu de vie une dernière fois, par la fiction, tu veux bien ? Mon preux Chevalier, dégaines ta plume et écris-moi ça !

-Ne te gênes pas , mon Ange : la page est libre !, songeais-je, me rendant compte que je me mettais à parler tout seul.

TROISIEME PARTIE

« Je t'aime. Je t'ai toujours aimé, je ne t'abandonnerai jamais ».

Extrait du film « *Le Patient anglais* » d'Anthony Minghella

XVII

Le « *Basilic* » était un ravissant restaurant art-déco, un peu suranné avec ses grands miroirs, ses banquettes en cuir, ses colonnes, boiseries et luminaires des années 1930, dissimulé dans la verdure, sur cette petite place derrière la Basilique Sainte-Clotilde (auquel le nom du restaurant faisait sans doute allusion...) du 7^{ème} arrondissement. C'était là que j'avais invité Anna la première fois, après notre insolite rencontre, et c'était là qu'on se retrouvait pour les grandes occasions, qu'elles soient célébrations, ou fâcheries, peut-être, définitives.

La soirée de ce début d'été était déjà très chaude, réchauffement climatique oblige, et nous nous installâmes en terrasse, presque en silence, après un rapide toucher des lèvres. Chacun semblait tendu, et conscient que le dîner était d'importance. J'étais arrivé en avance, pour une fois, avais attendu Anna au bar, le visage fermé, préoccupé, complètement chamboulé par la séance de « spiritisme » que je venais de vivre à l'hôpital, ou dans mon livre, plutôt.

-Tu es tout drôle, ce soir, ça ne va pas ?

Anna avait été la première à rompre le silence. Son ton était beaucoup plus doux que toute à l'heure. Je crois que ma mine inhabituellement défaite l'avait brusquement désarmé, et même totalement découragé de me faire le moindre reproche, comme elle en avait eu sans doute initialement l'intention.

-Si, pardon, ce doit être la chaleur...

-Encore ton livre, n'est-ce pas ?

-Ce doit être dur, n'est-ce pas, d'épouser un écrivain qui écrit sur l'Amour éternel, et veuf de surcroît, qui vit encore un peu entre deux mondes ? L'« écrivain de l'Amour », tu sais que c'est comme ça que m'appellent mes lecteurs ?, lâchai-je soudain.

-Oui, sourit-elle, mais c'est aussi ta sensibilité que j'aime, ta foi en l'Amour absolu, infini, divin ! Pourtant, sur terre entre ton passé et le présent, mon chéri, il va falloir maintenant choisir...

-Alors laisse-moi encore une quinzaine de jours, Anna, je dois terminer ce livre, lui faire mes adieux à ELLE; je t'en implore, essaie de comprendre...

-J'ai réfléchi, ça m'est bien égal de m'occuper seule des préparatifs du mariage, si tu me fais le serment qu'après, tu emménageras vraiment cœur et âme avec moi ! Mais peut-être que... au fond, que tu ne veux plus de moi ? Peut-être que tu n'as pas réellement envie de vivre avec moi ?

Mes yeux se remplirent instantanément de larmes. J'étais sur le point de craquer, je décompensais, probablement. Je me levai et la serrai dans mes bras. Puis je l'embrassais, avec passion ; un vrai baiser d'amour, sincère, authentique.

-Je t'aime, Anna !.., autant qu'elle, je te le jure, mais ne me demande pas de choisir, murmurai-je. Le cœur est infini, tu sais, il peut accueillir plusieurs amours. L'Amour ne se divise pas, il se multiplie. Comment le prouver plus encore, qu'en te demandant de lier nos destins par un mariage ?

Etonnamment, elle se dégagea alors, et me fixa au fond des yeux. Ses lèvres tremblaient.

-Si, il y a plus... Je dois te dire quelque chose !

Je fronçai les sourcils ; la journée avait déjà été bien éprouvante et je m'attendais au pire...

-Ne me laisse pas Anna ! Je tiens à toi plus que tout... Pendant vingt-ans, depuis la disparition brutale d'Emma, j'ai accumulé des histoires sans lendemain, je te l'ai dit. Mais c'est toi qui m'as sorti de mon isolement de célibataire invétéré. C'est toi qui m'as enfin fait voir à nouveau la lumière ! Il n'y a pas de contradiction entre elle et toi, vous n'êtes pas en compétition : vous êtes au fond une suite, un seul et même amour, l'Amour divin !

Silence.

-Je suis... enceinte !

Je me rassis brusquement, comme une masse, la regardant stupéfait. Je n'avais pas même imaginé que la vie puisse m'offrir cette deuxième chance, tout recommencer ! La vie qui, comme le Phénix, renaît sans cesse de ses cendres... Je ne sais pourquoi, je n'avais jamais envisagé que je ne pouvais avoir d'enfants que d'Emma... Anna m'imita, et se rassit en face de moi, comme un double.

-A quarante-ans ?

-Il faut croire, mon chéri, que tu as en toi une force de vie irrésistible..., plaisanta-t-elle, l'air mi-figue mi-raisin.

-Et toi qui disais que j'étais « ailleurs » !, raillais-je, pour mieux sans doute cacher mon émotion.

- Tu es... heureux, au moins ?

Cette fois je me redressai d'un bond, avec un franc sourire qui éclaira tout mon visage, un sourire qui ne pouvait pas tricher et qui soulagea Anna en une fraction de seconde, et levai les bras au ciel. Je pensais soudain aux paroles de cette belle chanson de Marc Lavoine que j'adorais : « un soleil inattendu ne se refuse pas... ».

-Si je suis content ? Dieu ne m'a donc pas abandonné, je le sais, maintenant !

Trônant dans la voûte céleste parsemée d'étoiles, j'aperçus la lune ; elle avait le visage d'Emma qui approuvait, bienveillante ; il me sembla même qu'elle me fit un clin d'œil...Je sentais peu à peu son âme qui prenait son envol, pour rejoindre le monde invisible, ce monde d'Amour infini que les humains appellent « Dieu ». Elle aussi aimait Anna ! « *Je l'aime de t'aimer* », ces mots qu'avaient prononcés le fantôme d'Emma résonnaient encore en moi comme si l'au-delà les eut soufflés...

-Tu penses encore à elle, n'est-ce pas ?

-Je pense à cette immense énergie d'Amour surtout qui nous entoure, et dont tu es l'incarnation sur terre, ma chérie ! Et avec toi l'enfant qui sera fait de nous, qui donnera la main aussi à Jules et Mathis, dans la chaîne éternelle de transmission de l'Amour des vivants... Tu connais la phrase de « *l'Alchimiste* » de Paulo Coelho : « *en général, la mort fait que l'on*

devient plus attentif à la vie ». Alors, fais-moi confiance, je saurai m'occuper de notre Amour !

Le visage d'Anna, solaire, s'illumina aussi, et ses yeux bleus cristallins brillèrent de mille feux.

-Je te crois, mon cœur, mon idéaliste de mari ! Sinon, je ne le garderai pas, cet enfant ! Et je ne l'aurai jamais accepté, cette bague, ton serment... Moi aussi, je t'aime, comme tu es et même pour ce que tu es ! Je t'aime à la folie, et à jamais...

J'attrapai Anna, et me mis à danser avec elle au milieu des tables du restaurant, et des clients un peu choqués, puis je l'embrassai, encore et encore !

XVIII

Ma décapotable fit un dérapage contrôlé sur le parking des « *Hespérides* », maison de retraite spécialisée pour les malades d'Alzheimer, et stoppa net devant l'entrée. Il devait être près de six heures du matin, et la lumière balbutiante et pâle d'un soleil naissant, commençait à envelopper la grande ville.

- *Chut !*, lança Emma, qui m'avait pris le bras en sortant de la voiture, *marche doucement, le crissement de tes pas sur les graviers va réveiller tout le monde !*

Le fantôme d'Emma (qui comme vous l'avez lu dans un précédent Chapitre, avait déjà fait un « repérage » du lieu), marchait comme une automate. Elle contourna le bâtiment, cherchant à repérer la fenêtre de la chambre de sa mère ; par chance, nous trouvâmes une porte de service ouverte, et nous pénétrâmes dans un hall quasi-désert ; on entendait seulement dans un couloir, la conversation rieuse de femmes de ménages.

En très peu de temps, nous fûmes dans la chambre de « Mum » (c'était comme cela que l'appelait Jules et Mathis).

-Ah, mes enfants, je suis bien contente de vous voir ! Venez-donc tous les deux, que je vous serre dans mes bras !

Ma belle-mère ne m'avait plus reconnu depuis de nombreuses années. Aussi, fus-je tellement heureux (je l'adorais comme ma propre mère), mais aussi sidéré, de voir que non seulement elle me remettait enfin, mais que de plus en effet, elle voyait Emma !

-Maman, habille-toi vite... On se tire d'ici, on part à Honfleur !

-On va faire du bateau ?

-Ben oui, bien sûr...

-D'accord, mais à une seule condition ! C'est moi qui tiens la barre, ma chérie...

-C'est promis !

Nous dûmes patienter un peu cependant, car elle tenait à se faire « belle pour nous », nous dit-elle, dans sa salle de bain.

Pendant qu'elle terminait de se préparer et que je regardais ma montre avec inquiétude, car il nous fallait partir avant l'arrivée du personnel, elle lâcha :

-Je sais à quel point vous vous aimez, et je ne vous en fait pas le reproche, mais vous devriez quand-même venir voir votre « Mum » un peu plus souvent !..

Nous pûmes enfin sortir de la chambre, et marchâmes en silence dans les couloirs encore endormis, veillant à ne pas être vus, et regardant de tous côtés tels des espions du KGB ; le service devait reprendre vers 7heures, et il ne nous restait que peu de temps. Cette situation semblait beaucoup amuser ma belle-mère, qui en avait fait un jeu avec sa fille.

Arrivée sur le parking, elle annonça à Emma, comme s'il s'agissait d'une grande concession :

-Allez, je vais te laisser conduire un peu, petite écervelée ! Je sais que tu adores ça !

-Ne vous inquiétez pas, je m'en charge !, répondis-je gaiement.

Mais elle fit alors volte-face et me regarda soudain, troublée. Puis haussant les épaules, se tourna à nouveau vers sa fille :

-Je ne sais pas pourquoi tu as pris un chauffeur !

La voiture volait sur l'autoroute de Normandie, à travers un ciel brumeux où perçaient de timides rayons de soleil, et une campagne vaporeuse qui s'éclairait de plus en plus sous la lumière du jour, dans un délicat dégradé de couleurs pastel, tels les reflets verdoyants des gouaches d'un peintre impressionniste ; nous étions libres et en fuite.

J'entendais Emma et « Mum » rire de bon cœur à l'arrière, et cela me rendait heureux. Peu m'importait que ma belle-mère continuât à me prendre pour leur chauffeur, et me donnât même, de temps à autres, quelques instructions de direction.

Nous arrivâmes au magique port d'Honfleur, au petit matin. Cela me rappelait tellement de souvenirs : nous nous étions réfugiés avec Emma de nombreuses fois dans cet écrin romantique, pour héberger l'envol de notre amour... Les maisons de pêcheurs blanches et grises, souvent transformées en hôtels ou restaurants, se dressaient pour protéger le port, qui était toujours hérissé de multiples mâts de barques et bateaux. Celui-ci se réveillait peu à peu, et l'on entendait les plaisanteries matinales des « gens du coin », mais ce n'était pas encore l'heure de l'afflux des touristes.

Après un café au bord de l'eau, nous nous enfonçâmes dans les ruelles moyenâgeuses, où l'on pouvait admirer ces célèbres maisons authentiques avec leurs devantures en bois, et poussâmes même jusqu'à l'église du XVème siècle. La mère et le fantôme de sa fille marchaient bras dessus bras dessous, et je suivais en silence derrière, tandis qu'Emma me lançait des clins d'œil, de temps à autres.

-Vous êtes venus ici passer un week-end avec Alexandre, il n'y a pas si longtemps, tu te souviens, ma Chérie ? Heureusement, j'ai pu garder pour vous les petits à Paris ! Vous êtes tous deux tellement fatigués, depuis la naissance des jumeaux !

-Oui, merci Maman.. On est même descendus à la ferme Saint-Siméon... C'est un endroit enchanteur, tu veux que je te montre ?

-Ah oui, la belle-mère veut tout savoir ! Tu sais bien que je ne vis que pour vous...

Je démarrai, et fis route, le cœur battant, vers la ferme Saint-Siméon. Cela faisait plus de vingt-ans que je n'avais pas revu cette auberge perdue au milieu des bois, devant un lac, sur les hauteurs d'Honfleur, qui avait abrité ce fameux week-end de rêves avec Emma, et qui depuis avait été je crois transformé en hôtel cinq étoiles. Je me prenais à l'époque pour l'un de ces peintres impressionnistes, dont on disait qu'ils y avaient été accueillis par la mère Toutain, avec leurs palettes. Je me souviens que tel Monet ou Boudin, je me promenais alors dans la forêt avec Emma, dessinant son portrait et lui récitant des vers...

Bien que restaurée et maintenant beaucoup plus luxueuse, je retrouvais intacte la façade typique de l'hôtel, avec ses tuiles grises, ses toits pointus,

et ses statues ; et puis tout autour, son incroyable jardin avec la vue infinie sur le lac, où se mêlait, dans un jeu de couleurs veloutées, la brume du ciel et la vapeur de l'eau. Nous marchâmes en silence avec Emma, les larmes aux yeux, sur ces tomettes rouges anciennes, qui avaient déjà été foulées de nos pas, plus de vingt-ans auparavant ; et dans cette salle à manger à grosses poutres, où nous nous revoyions joyeux, dîner aux chandelles ; l'avenir en ce temps-là, nous appartenait !

Le fantôme d'Emma se rapprocha de moi.

-Je suis heureuse d'avoir pu revenir ici, mon Cœur, et de l'avoir montré à Maman ; il faudra aussi que tu fasses découvrir ce lieu magique un jour à nos garçons, il est encore tellement imprégné de nous...

-Mon Ange, je ne sais trop si ce voyage dans le passé nous fait du bien ! Je suis seul avec ta mère en ce moment, n'est-ce pas ?

-Non, tu n'es pas seul ! Et tu ne le seras jamais, je t'en fais le serment, de l'au-delà ! Puis, quittant son air grave pour faire diversion, elle ne put s'empêcher de lâcher, taquine: même si peut-être, les flics ne s'en prendront qu'à toi, quand ils visionneront les caméras de la maison de retraite !

-Ma belle-mère a bien le droit de demander à son chauffeur, de l'emmener visiter la ferme Saint-Siméon à Honfleur ! répondis-je, en souriant et rentrant dans son jeu.

Nous nous baladâmes toute la journée dans une bulle de bonheur ; marchâmes les pieds dans l'eau, le long de la plage de Deauville, parmi les chants des mouettes ; déjeunâmes au bar du soleil sur les planches, humant l'air de la mer et riant à gorges déployées des blagues que lançait le fantôme d'Emma sans relâche, comme les respirations légères d'une ode à la vie. Bien sûr, je n'étais pas dupe, je voyais bien qu'il n'y avait que deux ombres, qui nous suivaient sur la plage (celles de ma belle-mère et la mienne). Je la tenais par l'épaule, petite et maigre, vieille rose flétrie privée d'eau depuis fort longtemps, tandis qu'elle serrait ma main de toutes ses forces, comme si c'était celle de sa fille tant aimée. Je songeais alors à ce passage de la Bible (que j'ai déjà cité je crois dans mon livre autobiographique « *N'oublie pas que je t'aime* »), qui relate l'allégorie de

cet homme seul dans le désert, reprenant courage quand il croit voir à côté des traces de ses pas sur le sable celles du Seigneur, puis quand ces traces disparaissent alors même que le soleil a encore forcé, reproche de à Dieu de l'avoir abandonné ; « c'est parce que dans les moments les plus difficiles, je te portais sur mon dos », lui répond alors le Christ.. Peut-être au fond qu'Emma était vraiment là, comme un Ange du ciel, et pas seulement un fantôme rêvé, une Muse d'écriture ? Peut-être même que c'est elle qui me portait et tenait vraiment la main de sa mère ? Peut-être que je perdais la raison, à cause de la fiction, à cause de ce livre ?

Peu m'importe, au fond, de savoir que cette journée n'a pas vraiment existé, ailleurs que dans mon imagination, ailleurs que dans mon roman. J'avais l'impression, en la décrivant avec mes mots sur cette page, d'être là, sur terre, mais aussi dans un « ailleurs », dans un autre espace temps, avec un fantôme et une vieille femme entre deux mondes... Un ailleurs du cœur, seulement, mais pour moi bien réel.

Ma belle-mère resplendissait de joie : le teint rose, elle semblait avoir rajeuni ; je retrouvais ses yeux bruns pétillants de malice, qui me rappelaient tant ceux de sa fille... Elle qui n'avait soi-disant, d'après ce que prétendaient les médecins, plus d'appétit, dévora des écrevisses, et leva son verre de vin blanc plus d'une fois. La perspective de la ramener à Paris, dans cette maison « spécialisée », si mortelle, me serrait le cœur.

Le retour, en fin de journée, fut un peu plus sombre.

« Mum » avait voulu embrasser sa fille, et n'avait rien senti ! Soudain, elle s'était rappelé...

-Tu es morte, n'est-ce pas, ma Chérie ? J'ai encore une hallucination !..

Ce fameux va-et-vient entre le réel et l'irréel de l'Alzheimer... Mais où est-elle vraiment, la vérité ?

-Je serai à jamais dans ton cœur, ma Maman adorée, jamais je ne t'abandonnerai ; alors, non, je ne suis pas morte, puisque tu me vois ! C'est ce que je suis venu te dire...

Au volant de la voiture, silencieux, je repensais à cette phrase de Khalil Gibran : « *le vrai tombeau des morts, c'est le cœur des vivants* ». Comme c'était vrai ! C'est le jour où l'on oublie quelqu'un à jamais, qu'il meurt vraiment... Tant qu'on continue à l'aimer comme avant, il vit en nous !

-Je voudrais tant, maintenant, aller te retrouver ! Que fait encore ma vieille carcasse sur cette terre, alors que tu n'y es plus ?, lâcha ma belle-mère.

-Non, ce n'est pas le moment ! Tu dois rester ci, Maman, pour les enfants, c'est ta mission... Tu ne voudrais pas qu'ils perdent leur « deuxième mère » !

-Oui, tu as raison ma Chérie, je leur ai fait cette promesse : je franchirai l'autel de l'Eglise à leur bras, le jour de leur mariage !

Nous arrivâmes finalement à la nuit tombée à la maison de retraite. Bizarrement, le fantôme d'Emma avait disparu.

Je raccompagnai « Mum » jusqu'à sa chambre, j'eus l'impression que personne n'avait même remarqué son escapade, c'est dire à quel point elle se faisait discrète... Seul un plateau repas de nourriture aseptisée, et froid à présent, semblait avoir été déposé auprès de son lit vide.

Soudain, elle se retourna et me serra très fort dans ses bras :

-Merci Alexandre, pour cette merveilleuse journée ! Vous le savez, vous serez toujours comme mon fils...

Je la couvris alors de baisers comme l'eut fait sa fille, baisers auxquels se mêlaient mes larmes ; puis je m'arrachais à elle et courus à en perdre haleine, cherchant à rattraper le réel.

Ma course s'acheva devant l'écran de mon ordinateur, au moment où je m'arrêtai soudain d'écrire et revins parmi les mortels. Je me résolus à ouvrir la fenêtre et humai profondément l'odeur forte des feuillages gorgés de soleil des grands arbres qui bordaient le Boulevard Saint-Germain. Je pensais à Emma, je devais terminer ce livre, lui faire mes derniers adieux, je le lui avais promis ; et puis j'épouserai Anna, et me donnerai totalement à elle, pour son bonheur et pour le mien. Pourquoi avoir peur du bonheur ?

« *C'est juste un bon moment à passer* », comme l'écrivait malicieusement Romain Gary.

Vivre ou écrire, telle est la question !..., songeais-je alors, en souriant en moi-même. Je me remis à écrire.

Je voulais donner vie une dernière fois à mon drôle de fantôme, me mettre à sa place, et tant pis si je tombais dans la schizophrénie ! ELLE, c'était moi à présent, elle me l'avait dit... Faire ressurgir ses souvenirs, et lui donner une nouvelle vie, par la plume.

J'avais donné rendez-vous à Murielle chez Lipp. Par quelques mots tracés avec de la buée sur la vitre du wagon de RER, qu'elle prenait chaque matin aux aurores, pour rejoindre ce maudit labo... Eberluée au début, elle les fixa longtemps, puis soudain son visage résigné fut ensoleillé pour la journée, en sourire radieux.

Lorsque j'arrivai vers vingt-heures devant la célèbre brasserie parisienne de Saint-Germain des Prés, j'étais moi aussi « aux anges » (c'est le cas de le dire compte-tenu de ma condition particulière), tellement il me tardait de retrouver ma fidèle amie. Le restaurant arborait toujours sa devanture rouge avec son immuable horloge, et quand je poussai le mythique tourniquet de l'entrée (celui-ci me faisait penser à l'arrivée de la divine Romy Schneider, dans cette incroyable scène de la rencontre de mon film culte « le vieux fusil »), je fus heureuse de constater que rien n'avait changé. Tout semblait se transformer dans Paris, et je ne reconnaissais plus rien, mais cela me rassura quelque peu, Lipp serait toujours là ! Dans un cadre un peu suranné, constitué de miroirs et de décor floral du siècle dernier, de boiseries en bois et de colonnes, s'alignaient des tables à nappes blanches, disposées le long des banquettes en vieux cuir marron ; nombre d'habités et d'inconnus y conversaient entre eux, tandis que s'agitaient devant eux des garçons polices, habillés de noir, avec nœud papillon, et tabliers blancs ; Murielle était au fond, recroquevillée, les yeux grand ouvert ; elle m'attendait, et avait visiblement déjà commandé deux verres de Chablis.

Je fus soulagée quand son visage s'éclaira : elle paraissait m'avoir aperçu... Merci Seigneur ! Les miroirs teintés ne renvoyaient, eux, pas mon image.

-Tu me vois ?

-Oui, et pourtant je ne suis pas medium, moi... C'est peut-être là le miracle que produit mon infini Amour, vrai et sincère pour toi, comme c'est le cas pour Alex, ou pour ta maman sans doute... Peut-être est-ce l'Amour qui donne accès au monde invisible ?... Mais pourquoi ce déguisement ?

Je m'étais en effet glissée dans une robe noire très décolleté des années 1940, et arborais un chapeau à fleurs, à voile moucheté, qui dissimulait si peu mon sourire éclatant.

-Ca ne te rappelle rien ?

-Romy ?

-On avait regardé le film ensemble à la maison, alors que les petits dormaient et qu'Alex était en voyage ; j'avais tellement pleuré dans tes bras...

-Je ne savais comment te consoler ! Mais je vois que tu as toujours l'esprit aussi fantasque, et aimes autant t'amuser, même...

-Morte...

Murielle se pinça les lèvres.

-Pardon, je ne voulais pas...

-Ne t'excuse pas, je tire il est vrai un peu profit de la situation en me travestissant au gré de ma volonté... Mais oui, tu as raison, ce n'est pas très convenable, compte-tenu de mon « état » !

Je repris alors mon look habituel du labo, qui exaspérait tellement la DRH : jean moulant, santiags, perfecto, lunettes rondes de soleil.

-Pas besoin d'attributs pour être une « star ».., lança Murielle en éclatant de rire, et nous trinquâmes.

-Ecoute, ma Murielle, tu me manques tellement !..

-Tu sais, je ne me suis jamais vraiment remise de ton départ..

-Je serai toujours avec toi, je te le promets... Mais j'ai peu de temps encore à passer ici, car après avoir confondu les médecins (ce qui était aussi une des raisons de mon retour temporaire, je crois), il faut maintenant que je libère Alex de mon souvenir, ma dernière mission sur terre. Alors il faut que je te dise ce que je suis venu te demander !

-Tout ce que tu voudras !

-Je ne peux agir dans le monde des mortels, alors je dois compter sur toi, ma meilleure amie. Il faut que tu protèges Jules et Mathis, car leur Maman ne peut plus le faire, et Alex doit continuer sa vie avec une autre femme...

-Je t'en fais le serment !

-Parles leur de moi, à chaque fois que tu peux... Et surtout, dis-leur bien à quel point je les AIME, infiniment, follement, éperdument !

Nous conversâmes très longtemps. Elle me raconta toute sa vie depuis moi ; un quotidien qui en une vingtaine d'années semblait avoir peu changé.

Lorsque le maître d'hôtel nous fit comprendre qu'il était presque une heure du matin et qu'ils allaient fermer, je me levai et voulus la serrer dans mes bras de fantôme (bien qu'ils fussent transparents, j'eus l'impression quand elle ferma les yeux en souriant, qu'elle en ressentit quand-même l'étreinte ...), avant de lui lancer :

-Vas voir les jumeaux à New York ! Trouves un prétexte, ramènes-les auprès d'Alex, je voudrais leurs faire mes adieux...

-Je prends mon billet dès ce soir !

-Et puis, fais-moi une autre promesse, quitte aussi ce labo dès demain ! Ne fais surtout pas la même erreur que moi, vis ta vie !... Si tu restes, ils te la prendront, morte ou vive... Sois toi-même, réalise tes rêves !

Elle jura, avant que je ne m'évanouisse ; la laissant seule, pensive, dans la grande brasserie, où l'on entendait plus que le bruit des tables qu'on range et des cliquetis de vaisselles, mais emplie d'un espoir retrouvé en la vie.

XIX

-Tu te souviens, tu m'avais promis de m'emmener à Venise ?

-Oui, c'était un mois avant ta disparition... J'avais pris les billets, tout planifié en secret, pour fêter le passage en l'an 2000 !

-Emmènes-moi ! Il n'est jamais trop tard... Et cette fois-ci tu verras, c'est moi qui t'ai préparé une surprise...

Je redoublai de frénésie sur mon ordinateur portable. Je ne pouvais plus m'arrêter d'écrire ; la rendre heureuse, ELLE aussi, par les mots, une dernière fois...

J'avais donc pris dès le lendemain un billet pour la « *Sérénissime* », et bien que saisissant intérieurement le ridicule de la situation (partir seul à Venise), mon ordinateur (compagne d'écriture que je ne lâchai pas pendant le voyage) et moi, arrivâmes à l'aéroport « Marco Polo », en fin de matinée.

Tandis qu'à peine débarqué, je marchais, tirant mon bagage derrière moi, vers le départ du bateau « Alilaguna » qui devait m'emmener jusqu'à l'arrêt de l'hôtel de charme que j'avais réservé (le même que celui que j'avais dû décommander à l'époque, la mort dans l'âme, c'est le cas de le dire... : la résidence « Ca Sagredo », un petit palais du XVème siècle donnant sur le grand Canal), les effluves de la mer adriatique et la lumière intense qui enveloppait la lagune, me revigorèrent soudain. Venise était toujours aussi envoutante, irréelle, magique !

C'est là que je les vis ! Jules et Mathis m'attendaient tranquillement, souriants, accoudés à la balustrade de l'embarcadère.

-On a failli t'attendre !, lança Mathis, faisant semblant de regarder sa montre.

-Toujours le mot pour rire ! Mais vous n'étiez pas à New York ?, dis-je en me frottant les yeux.

-Oui, jusqu'à ce que Murielle vienne nous voir, et nous offre un billet pour Venise, à condition que l'on ne t'en dise rien... On est arrivés il y a une heure, après une escale à Nice.

Je ne fus guère surpris de voir apparaître le fantôme d'Emma sur le bateau, coiffée d'un chapeau de paille gondolier, qui m'adressa un clin d'œil complice, avant de s'exclamer :

-Allez, mes chéris, c'est l'heure d'embarquer !

Je tombai dans les bras de mes fils, les larmes aux yeux, commençant à croire à l'au-delà et à notre protection divine.

-Je vais rappeler l'hôtel pour réserver une chambre supplémentaire. Vous verrez, c'est endroit est un rêve...

Nous nous serrâmes tous à l'intérieur du bateau ; j'étais le seul à la voir, lovée contre moi. Elle, ne regardait qu'eux.

Ces quelques jours passèrent tellement vite.

J'étais déjà venu plusieurs fois à Venise, mais je ne me rassasiais jamais de ses splendeurs, et m'émerveillais surtout cette fois aussi des yeux écarquillés de Jules et Mathis, devant ce spectacle d'antan, unique et sublime, qui les dépaysait tant, après les gratte-ciels new yorkais ; mon bonheur était donc double, et même triple, avec ma belle Emma qui resplendissait de joie à nos côtés...

« *Peut-on encore rendre heureuse une âme, après la vie ?* », écrivais-je ce soir-là, dans ma chambre au mobilier élégant, dont les fenêtres encadrées de rideaux bouffants au tissu soyeux, ouvraient sur le grand canal, et laissaient entendre le roulis des gondoles d'amoureux, et voir les entrechats des flammes de leurs torches qui s'y projetaient, de temps à autres.

Ce fut comme un tourbillon irréel ; comme dans le film de Visconti où tout paraît hors du temps, mais dont le souvenir des images s'imprime pour toujours dans votre mémoire. Nous nous promenâmes dans les « *Giardini* » de la « Biennale d'art contemporain », tous les trois (je devrais dire quatre) bras dessus bras dessous, sous un soleil radieux ; allâmes

prendre un café en riant, au son des violonistes au mythique « *Florian* » sur la Place San Marco ; nous arrê tâmes ébahis devant l'incroyable porte de l'Arsenal, qui s'étendait au bord de l'eau avec toutes ses splendides statues en pierre (sur lesquelles je voyais Emma prendre des poses, caressant et taquinant même les lions, emblèmes de Venise, qui la flanquait) ; nous attardâmes sur nombre de « campos » (chaque fois Emma m'y attirait vers de petits restaurants typiques, où nous dégustions, arrosé du meilleur chianti, des pâtes aux fruits de mer, à l'ombre de l'une de ces centaines d'Eglises, toutes autant de bijoux d'un autre temps, qui peuplent encore la cité) ; arpentâmes nombre des Palais de la plus vieille des Républiques ; pour n'en citer que quelques-uns, le « *Musée de l'Académie* », où je fus surpris de voir nos garçons (qui m'avaient jusque-là plus habitués à être accrocs aux jeux vidéo, à Netflix, et aux résultats erratiques du PSG), passionnés par l'histoire ancienne dont témoignaient les peintures du Titien, du Tintoret, ou de Carpaccio (ce qui rendait Emma si fière d'eux, me murmura-t-elle) ; et bien sûr le Palais des Doges, avec son imposant escalier en pierre (où Emma chercha un peu à me rendre jaloux, embrassant tour à tour les statues très musclées de Mars et Neptune qui l'encadrait), et ses gigantesques salles de conseil (où son fantôme jouait à cache-cache avec moi, disparaissant brusquement tandis que j'avais les yeux levés vers ses plafonds couverts de toiles de Maître et de dorures intactes). Elle continuait ses sempiternelles farces, réapparaissant parfois soudainement, surgissant par exemple d'une porte secrète, quand je ne la découvrais pas avec stupeur remplaçant de son visage inspiré, sur un tableau de Véronèse, celui d'une Vierge à l'enfant...

Et puis il y eut l'épisode de la Basilique San Marco.

Nous étions montés avec Jules et Mathis, sur la terrasse de la basilique, afin de nous souvenir à jamais de cette vue imprenable : le Palais des Doges aux reflets rose, son légendaire campanile, et au loin, la mer scintillante, sur laquelle se découpaient les deux statues gardant l'entrée de « *la Sérénissime* » : « San Georgio » terrassant le dragon, et le lion ailé de « San Marco ». Je fus le seul à voir Emma, d'abord chevauchant l'un des chevaux de cuivre qui surplombait la porte principale, faisant des pantomimes, me montrant fièrement à son doigt l'une des bagues, sertie d'une majestueuse opale, qu'elle avait empruntée au trésor de la basilique, et arborant un splendide masque doré de

Carnaval ; puis m'envoyant des baisers, comme des souffles de brise marine, à travers la Place, juchée sur l'horloge en face, qu'elle faisait sonner joyeusement, pour clamer notre Amour à l'encan...

C'est alors que Jules s'exclama :

-Et si nous allumions un cierge, pour Maman ?

Nous redescendîmes dans la basilique byzantine, pour aller prier longtemps, en silence, devant l'autel de la Vierge, devant la flamme de nos cœurs, virevoltant en unissons pour ELLE.

Quand nous fûmes dehors, sur le parvis, c'est là qu'il murmura, visiblement troublé :

-Je crois que j'ai vu Maman, dans la nef !...

Et que Mathis renchérit :

-Oui, moi aussi ! Elle était comme sur la photo, au-dessus de la cheminée !

-C'est possible..., répondis-je pensivement.

Le dernier jour, notre « trio-quatuor » embarqua pour l'île de « Burano », si typique avec ses maisons de pêcheurs anciennes multicolores, son Eglise du XIVème siècle, et son monastère, dont l'on dit qu'elle abritât les premiers habitants de la lagune.

Les embruns me fouettaient le visage. J'étais heureux !

J'avais écrit toute la nuit, mêlant réalité et fiction dans mon imagination, reprenant sur mon ordinateur les notes que j'accumulais sans relâche pendant la journée, sur le petit carnet à couverture de cuir que j'avais toujours dans ma veste ; mais le bonheur, le soleil et la mer, ne me faisaient pas ressentir la fatigue. Mon portable sonna : c'était Anna.

-Mais où es-tu ?

-Je suis parti pour le week-end avec Jules et Mathis à Venise. Je termine mon roman, tu sais je t'avais dit que j'avais besoin d'un peu de temps... Et puis avec tous ces bouleversements de vie, je me rends compte que

j'avais besoin d'être aussi un peu seul avec eux, pour leur expliquer, tu comprends...

Anna avait pris l'habitude de mes fugues d'écriture ; elle savait que parfois, j'avais besoin de m'isoler, de prendre le train, de partir, ailleurs ; mais habituellement, je l'informais toujours du lieu où j'étais.

-Bon, je ne savais pas que les garçons étaient rentrés..., comme ça ils n'auront pas besoin de repartir ! Tu te souviens au moins qu'on se marie dans quinze jours ?

- Pardon, ma chérie, je te raconterai... Je l'ignorais aussi, c'était une surprise qu'ils m'ont organisée !

-Je ne te demande qu'une chose : si tu pouvais demander à ta mère d'arrêter de vouloir s'occuper de tout ! Tu as voulu faire la réception de mariage dans ta maison familiale à Nîmes, mais je ne suis pas sûr que c'était une bonne idée...

-Je vais l'appeler, c'est promis... Tu le sais, c'est symbolique pour moi, de me marier dans cette maison, un clin d'œil à ma grand-mère que j'adorais, et qui m'y a élevé...

-Oui, je sais..., mais n'oublie pas, ce n'est pas parce que j'ai un prénom de Sainte que j'en suis une !

-Et le bébé, comment va-t-il ?

- Depuis deux jours, il n'a pas beaucoup évolué... surtout à moins d'un mois de grossesse ! C'est plutôt moi qui ne suis pas très en forme, mes forces ont parfois des limites...

- Je t'envoie tout mon Amour! Jules et Mathis sont tellement heureux d'avoir un petit-frère ou une petite-sœur, si tu savais...

-Et moi, tu m'emmèneras où, après ?, lâcha t'elle, se radoucissant soudain.

-Vers une destination inconnue, où je ne suis jamais allé avec personne ! L'île Maurice par exemple ? Et je ne prendrai pas mon ordinateur, c'est promis ! Un lieu et un souvenir qui ne sera qu'à nous, je te le promets !

Je sentais bien Anna songeuse, hésitante, se posant des questions. Je comprenais parfaitement à quelle épreuve terrible je la soumettais, mais je savais aussi que si elle la surmontait, si elle me donnait cette ultime preuve d'amour infini, notre couple en sortirait désormais indestructible.

**

Quand le soir nous rentrâmes à Venise, le bateau filant sur l'eau sous les arcades des ponts, croisant les gondoles vides d'amoureux qui rentraient comme dans une cité imaginaire, le spectacle était inouï. Un coucher de soleil irréel embrasait l'horizon, chatoyant dans l'eau, de mille couleurs fauves.

-Tu te souviens, c'est le même coucher de soleil quand je t'ai annoncé sur la plage de « Paradise Island », que j'étais enceinte de Jules et Mathis... Quand je t'ai dit qu'à chaque fois que tu le reverrais, tu repenserais à ce moment...

Le fantôme d'Emma s'était lové contre moi. ELLE regardait nos fils qui comme des « stars » de cinéma italien, beaux comme des Dieux avec leurs lunettes de soleil, riaient et se chamaillaient entre eux, à l'avant du bateau.

-Oui, à jamais je me souviendrai de ce coucher de soleil !

-Tu vas avoir un nouvel enfant mon Amour, un nouvel astre à contempler, c'est merveilleux ! Et je l'aimerai, je te le jure ; je le protégerai aussi, de là où je suis, comme si c'était le mien...

L'infinie générosité d'Emma..

Demain, nous serions à Paris ; ma vie continuerait, sans ELLE.

Je la sentais enfin apaisée d'avoir pu vivre ce moment, dans cet endroit enchanteur, avec nous trois, ses anges sur terre ; son dernier rêve exaucé ; une âme heureuse !

Notre maison familiale au cœur de Nîmes, qui avait déjà vu passer trois générations, et était encore « habitée » par mon enfance, et mes grands-parents disparus, m'apparut soudain, la façade couverte d'une vigne vierge ancestrale, qui tentait en vain, à chaque nouvelle saison, de la dévorer.

Le taxi nous déposa Anna et moi, avec les garçons, devant ce portail vert foncé, en fer forgé ancien un peu rouillé il faut le dire, dissimulé lui aussi sous des feuillages sauvages que laissaient pousser mes parents, d'un style de vie assez bohème.

Nous avons pris le TGV en début de matinée, en cette veille de noces, et le soleil tapait déjà fort dans l'azur provençal. En poussant la lourde porte du portail qui était restée ouverte pour notre arrivée, j'aperçus notre vaste jardin, qui n'était plus entretenu comme à l'époque de mes grands-parents (qui avaient eux les moyens de faire alors appel à un jardinier) ; des figuiers poussaient à l'état sauvage, leurs branches sortant même des pierres sèches ; des statues et amphores ébréchées parsemées ici et là (ma mère antiquaire les y avait entreposé au fil des temps) étaient à présent couvertes de lichen ; l'herbe folle y courait jusqu'à un ravissant haut-vent provençal, couvert de tuiles anciennes, mais dont la poutre intérieure au bois un peu pourri était maintenant à moitié écroulée, et qui était encombré de mille choses inutiles ; seul le gigantesque pin (mes grands-parents en avaient planté trois à chaque naissance de leurs enfants, mais seul l'un deux avait survécu, étouffant les autres), déployait ses ailes au-dessus de la propriété, et criblait régulièrement les bars anciens de la terrasse, de ses aiguilles de pins. Ce jardin me semblait redevenir peu à peu ce qu'il était à l'origine, avant que mon arrière-grand père n'obtienne des autorités locales que le terrain vague devant sa maison, où venaient paraître-il brouter alors des chèvres, puisse être privatisé et clôturé (c'est en tous cas ce que m'avait raconté en riant ma grand-mère adorée). Peu m'importait l'état des lieux, j'étais heureux de les retrouver, heureux qu'Anna ait accepté, après bien des réticences, d'y célébrer notre mariage. « *Objets inanimés avez-vous donc une âme qui s'attache à la nôtre et la force d'aimer ?* », je repensais à ces vers de

Lamartine, tandis que les valises à roulettes que l'on tirait derrière nous, faisaient crisser les cailloux de l'allée centrale.

Avec Emma, nous nous étions mariés à l'Eglise de Saint-Tropez et avions célébré la fête de mariage dans la villa de vacances qu'y avait fait construire « Papia et Manette » (tels qu'on appelait mes grands-parents maternels), un « Mas » provençal plein de charme avec une vue incroyable sur la mer et la baie de Pampelonne, aujourd'hui vendue sous la pression de mes cousins, après des années de querelles sur la succession. J'ai toujours aimé que les fêtes de familles se passent dans des lieux où l'on a vécu, je trouve cela infiniment signifiant ; et lorsqu'on a cette chance d'avoir encore des propriétés familiales (mes grands-parents prévoyants avaient au moins pu faire donation de la maison de Nîmes à ma mère), pourquoi s'en priver ? C'est un hommage rendu à ceux qui vous ont élevé, c'est aussi une façon d'être un peu encore avec eux, dans les moments importants de votre vie, et de les faire participer, peut-être de l'au-delà, à votre joie.

Ma mère, en « tenue de combat », très chic, veste rose, nœud rouge sur chemisier blanc, fond de teint un peu forcé comme si elle arrivait de vacances dans les îles, nous accueillit sur le perron, tout sourire (je savais qu'elle donnait le change, car elle passait en réalité le plus clair de son temps, approchant les quatre-vingt ans, à se morfondre en dépression devant sa télévision). Nous avons été élevés comme cela dans notre famille, le sens du spectacle avant tout, ne jamais prêter le flanc, surtout devant les étrangers au cercle familial proche.

- Tout est prêt ! Vous prendrez bien un verre de rosé ?

Je vis au regard noir d'Anna, après qu'elle l'eut plongé dans le patio (séparé du jardin par un mur dentelé façon hacienda, couvert lui aussi de vigne vierge), où devait avoir lieu le dîner de mariage et où avait été vaguement disposé quelques tables rouillées, autour d'un jacuzzi dont l'eau semblait saumâtre, que rien n'était prêt ; mais le rosé de Provence, oui, on allait le déguster !

Quand le jour fatidique, nous pénétrâmes dans la petite Eglise « *Saint-Charles* » de Nîmes, qui donnait sur le boulevard et attisait le regard des passants curieux, bondée de nos amis descendus de Paris (je reconnus notamment au passage le sourire bienveillant de Murielle, et aperçus au vol les signes agités et drôles que me faisaient Jean-Christophe, qui semblait d'ailleurs avoir à nouveau changé de fiancée), j'étais comblé ; j'en remerciais le Seigneur ! Il y a bien « *plusieurs vies dans la vie* », comme dit l'adage, songeais-je. Je ne me rassasiais pas de contempler le visage éclatant de bonheur d'Anna, si belle et tellement sexy, dans sa robe de mariée très design, chemisier échancré et courte jupe blanche, juchée sur des talons hauts. Ma mère à mon bras, qui avait plus de difficulté à marcher que pour mon premier mariage, était pourtant tout aussi fière ; et je voyais dans le fond des yeux de mes fils, qu'ils étaient rassurés, si heureux pour moi que j'ai retrouvé le bonheur, et à quel point ils en étaient reconnaissants à Anna.

Soudain, l'orgue se mit à jouer, un peu grinçante il faut bien l'avouer. Je reconnus instantanément la chanson « *Your song* » d'Elton John. C'était la chanson préférée d'Emma, celle de notre mariage à Saint-Tropez... J'en restais pétrifié !

-Tu m'avais pas dit qu'on se passerait d'organiste, que c'était hors de prix ?, me lança surprise Anna, se retournant brusquement.

- J'en suis aussi étonné que toi !.., lui répondis-je incrédule, en la rejoignant à l'autel.

Lorsque l'orgue enchaîna sur « *Sensualité* » d'Axel Red, qu'Emma chantait sans cesse et qui n'avait rien de bien religieux, je n'eus alors plus de doute. Cela ne pouvait être une coïncidence... ELLE était là ! ...

-Emma, arrête ! Ce n'est pas ton mariage, cette fois-ci !, marmonnais-je entre les dents.

La musique cessa instantanément ; et le fantôme d'Emma m'apparut. Elle se tenait, boudeuse, pieds nus et habillée en haillons comme une Cendrillon, sur les marches de l'autel.

-*Nous, c'était à Saint-Trop ! C'est quand-même plus chic qu'ici, non ?*

-Tu vas te taire, oui ? Tu vas pas recommencer... Je croyais que tu avais enfin accepté ma nouvelle femme !

-Oh je plaisantais... Je n'ai pas pu m'empêcher, c'est plus fort que moi !... Ce que tu peux perdre ton sens de l'humour dans ce moment-là ! Tu as ma bénédiction pour ce mariage, tu le sais bien, petit cœur, lâcha-t-elle avant de disparaître.

La cérémonie du mariage se déroula ensuite sans encombre. Comme j'étais le seul à avoir vu le fantôme d'Emma, ma future femme n'était plus plongée, elle, que dans la profondeur intérieure qui précède toujours l'échange des consentements, et avait vite oublié l'épisode de l'orgue.

J'étais quant à moi encore un peu perdu dans mes pensées ; j'aimais profondément Anna, mais cette cérémonie m'en rappelait tellement une autre ; c'était comme si j'avais au fond une « double-vie », l'une sur terre, et l'autre au ciel. Je fus presque surpris, quand j'entendis le prêtre me demander :

-Alexandre, acceptez-vous de prendre pour épouse Anna ici présente, pour l'aimer fidèlement dans le bonheur et les épreuves tout au long de ma vie ?,. Ah, la fameuse expression consacrée...

-Oui, je le veux..., répondis-je, sortant soudain de ma torpeur et revenant à la vie.

-Et vous Anna, acceptez-vous de prendre pour époux Alexandre ici présent... ?

Elle sembla hésiter un instant...

-Oui..., lâcha t'elle finalement dans un souffle ému.

-Moi aussi !

J'avais clairement entendu ces mots, qui avaient résonné dans la nef, comme les paroles d'un ange. Je me retournai.

ELLE était à présent au deuxième rang, incorrigible (aux côtés de Murielle qui semblait la voir aussi, et qui levait les yeux au ciel), se tenant droite, recueillie, le visage dissimulé sous un immense chapeau blanc ; quand elle croisa mon regard, elle retira ses lunettes noires, et me fit un clin d'œil appuyé.

Lorsque nous sortîmes de l'Eglise, les grains de riz se mirent à pleuvoir, comme c'est la coutume, sur le parvis. Cela faisait du bien à mes amis je crois, de voir que la vie repartait pour moi. Peut-être même que cela les rassurait aussi quelque part, quant à leur propre vie, faite de creux et de bosses comme pour chacun, un destin de mortel ! La liesse était visible, même si certains, comme moi, pensaient sans doute aussi un peu, à ELLE.

Nous nous étions séparés avec Anna devant la porte de l'Eglise, afin de recueillir les félicitations des familles respectives, et c'est alors que je découvris avec stupéfaction le fantôme d'Emma, qui s'était parée de sa robe de mariée de l'époque, une robe « *Lolita Lempika* » digne d'une Princesse du XVIIIème, avec un voile sans fin qui trainait derrière elle, apparaissant un peu « vintage » de nos jours, mais si romantique...

-Là, tu exagères !

-*J'ai été obligée...*

C'est alors que je compris.

ELLE prenait « Mum », ma belle-mère qu'on avait descendu en ambulance spéciale pour l'occasion, dans ses bras (j'avais insisté auprès de la maison de repos pour qu'elle soit présente : c'était important pour les enfants, et pour moi aussi... elle faisait le lien indestructible avec le passé).

Cette dernière se dirigea vers moi en effet, radieuse, me reconnaissant bien pour une fois visiblement, et me serrant fort en disant :

-Je suis trop contente ! Enfin, vous vous décidez à épouser ma fille ! Alexandre, qu'est-ce que vous avez perdu comme temps...

Le dîner de mariage qui suivit, dans le patio de notre maison de Nîmes, fut un enchantement. Ma mère avait ce talent de savoir transformer en un coup de baguette magique, une situation désespérée en « conte des mille et une nuit ». Son talent, c'était la déco. Les tables rouillées avaient été recouvertes de nappes blanches louées au dernier moment, garnies de bouquets de fleurs improvisés faits de branchages et mimosas du jardin ; un orchestre flamenco récupéré dans l'une des bodegas de la « Feria »

accompagnait la sangria, que servait abondamment la dévouée Maria (qui habitait le quartier et faisait de temps à autres des extras chez ma mère), et rajoutait à la griserie globale. Peu importait les cache-misères, la magie opérait, le lieu restait incroyablement beau de son charme suranné, qui avait traversé les temps. Bien sûr, heureusement qu'Anna s'était assurée que nous aurions quelques anchoïades et autres plats provençaux en quantité suffisante dans nos assiettes ; bien sûr, heureusement que la mariée virevoltait de table en table, belle en Diable, et que Jules et Mathis « assuraient » dans le service du champagne. Mais le plus important, c'était bien cette ambiance communicative à tout le monde, « le temps retrouvé », celui de la vie.

C'est lorsque je surpris nos garçons enlacer Anna, puis l'embrasser et la porter sur leurs épaules jusqu'à moi, sous les rires des convives, que je sus à quel point j'avais eu raison de l'épouser, de croire à nouveau en l'Amour !

-Papa, elle est formidable ! C'est elle qu'on aurait choisi pour toi si tu ne l'avais pas fait de toi-même, nous sommes si heureux !

Anna m'attrapa les lèvres, langoureusement, sous les applaudissements. Puis me déclara en me regardant droit dans les yeux :

-Je t'aime ! Tu avais raison d'insister pour faire le dîner ici... Je le ressens fortement maintenant. Je suis sûr qu'ils nous accompagnent, ceux qui sont là-haut : ta grand-mère que tu aimais tant, ton Emma... et moi aussi, j'en ai quelques-uns de l'autre côté, tu le sais bien...

- Tu es la plus merveilleuse des femmes ! Merci ma chérie pour ta patience, ta tolérance et ta compréhension ! Je mesure ma chance de t'avoir rencontré ! Comment fais-tu pour me supporter encore, surtout quand j'écris sur ELLE ? Tu ne regrettes pas de t'être engagée avec moi ?

-Tu sais, je te l'avais dit, je connais ta peine ! Je ne te l'ai jamais vraiment avoué, mais moi non plus, je ne me suis jamais remis de la disparition de ma petite sœur, alors je vais te faire une confidence, maintenant que nous sommes mariés, moi je n'écris pas, mais je peins ! Tu le verras quand on vivra ensemble, je me cache parfois, et disparaïs des heures entières quand l'inspiration me vient ; et comme Chagall avec sa femme décédée, il n'y a pas un tableau où elle ne soit pas là, ma belle petite âme disparue,

en filigrane, quelque part sur la toile, comme un fantôme... Alors je peux te comprendre, tu vois... Depuis le début, où l'on s'est rencontrés devant les tombes de nos chers disparus, je sais qui tu es, et ce que tu ressens... Voilà, maintenant tu connais tous mes jardins secrets! Il n'y a pas de hasard à notre rencontre, je crois, ils nous ont aidé, de l'au-delà...

-Pourquoi ne me l'as-tu pas révélé avant ? Femme de tous les mystères et de toutes les sensibilités... La grâce divine ne m'a au fond jamais quitté, je suis comme un « Elu » ... Moi aussi, je t'aime, et si c'est possible, encore plus maintenant !

-Mais c'est toi, qui l'attire, mon ange, l'Amour !

Il me semblait à présent entendre parler Emma de la bouche d'Anna, comme si Dieu lui-même lui soufflait ces mots. Femme divine. Autre femme, et même femme. Autre Amour, même Amour...

L'écriture, pour moi, c'était le moyen de défense que j'avais trouvé au fond pour surmonter un deuil insurmontable, l'injustice, comme pour Anna la peinture, songeais-je. Recréer par la fiction, faire revenir le fantôme d'Emma dans le réel, ce n'était peut-être finalement que la faculté d'adaptation incroyable de l'homme et de la nature en général, cet « instinct de conservation » que décrit Boulgakov dans « *le Maître et Marguerite* », afin de se sauver d'une réalité trop dure par l'imagination, par l'écriture... ; sauf que moi je la croyais d'origine divine, cette faculté « sur-humaine », mue par une force d'amour universelle, immortelle, la plus puissante de l'univers, transcendant la mort et le temps.

EPILOGUE

*« I have a deeply hidden and inarticulate desire
of something beyond the daily life ».*

Virginia Woolf

La robe de mariée d'Anna jonchait sur le sol, la nuit de noces avait été torride.

Je n'avais quant à moi, toujours pas réussi à trouver le sommeil...

Le fantôme d'Emma avait cette fois vraiment disparu. La veille, j'avais imprimé toutes les pages de mon roman, afin de pouvoir le relire après, et avait tenté de ne plus penser qu'à ma nouvelle femme, mais il me semblait, confusément, qu'ELLE avait encore quelque chose à me dire.

Soudain, sous les draps, une main pris la mienne. Je me redressai en sursaut et allumai la lumière.

-Mon roman est terminé, pourquoi es-tu encore là ?

-Tu en es sûr ?

Hirsute, comme un drogué, je me trainai alors jusqu'à l'ordinateur et le rallumai fiévreusement.

-Tu es vraiment incorrigible !, lançais-je à travers la pièce, ne sachant pas vraiment si je m'adressais à ELLE, ou à moi-même.

Et puis, je remis à écrire, dans le silence de la nuit.

Les touches du piano dans ma chambre à côté de mon bureau, bougeaient toutes seules, et j'entendis nettement les notes. Bien évidemment, je reconnus « *Your Song* », d'Elton John...

Je souris intérieurement, tout en continuant à taper frénétiquement sur les touches de mon ordinateur.

-Je croyais que tu avais disparu définitivement..., lançais-je, absorbé par mon travail.

Une jarretière à dentelles atterrit sur le clavier.

-Tu sais que je l'ai eue, finalement, ma dernière nuit d'amour ?

-Que veux-tu dire ?

Je me retournais brusquement, et la vis, plantant dans mes yeux un regard noir comme un défi, allongée sur le lit, à côté d'Anna endormie; ses

longues jambes, sculptées par des porte-jarretelles, émergeaient de sa robe de mariée, qu'elle avait relevée effrontément.

-Je suis rentrée cette nuit dans le corps d'Anna...

-Tu n'as pas fait ça ?

-Mais non, je plaisante !.. Quoi que..

-Arrêtes un peu tes farces, tu veux ? Je sais bien que c'est moi qui suis en train d'écrire, là..

-Oui, mais tu n'écris pas toujours ce que tu veux...

-J'avoue que je n'avais pas prévu en effet, de te faire réapparaître juste avant de décider de me remarier, cela n'a pas facilité ma décision...

-Sois tranquille, mon fantôme va disparaître, définitivement, et c'est justement grâce à l'arrivée d'Anna dans ta vie. Je te le promets ! Tu ne visualiseras plus jamais l'image incarnée mon fantôme ! Tu l'as compris, je n'étais apparue que pour t'aider à prendre ta décision ! Mais bien sûr, je resterai désormais à jamais dans tes livres, comme une Muse. Alors rendez-vous dans un autre livre... Tu m'emmèneras où, cette fois ?

-Tu crois pas que je vais me lasser d'écrire toujours sur toi, que je vais devoir aborder d'autre sujets...

-Jamais tu ne te lasserai de parler d'Amour !

-Oui, mais notre histoire, les gens en auront peut-être un peu assez...

-Tes livres sont les autres enfants de notre histoire. Tu continueras à redistribuer aux lecteurs l'Amour divin que tu as reçu, à l'infini...

-Tu ne crois pas qu'au fond, la mort leur fait peur ?

-L'Amour dissout la mort, et cela fait du bien à tout le monde, au contraire ! Cela diminue l'angoisse existentielle... De toute façon, c'est ta mission sur terre, tu n'y peux rien. Tu te maintiens vivant, en me redonnant vie !

- Le fameux tango d'Eros et Thanatos... Oui c'est vrai, selon Freud, c'est bien Eros, la pulsion de vie, déviée de son but sublimé, qui est à l'origine de la création artistique...

-Quel intello ! Je ne te parle là que d'émotion, d'affect, d'Amour... Ne cherche pas toujours à tout expliquer par la raison... Tu t'éloignes alors de Dieu !

-Tu le connais, toi, Dieu ?

- J'aimerais bien te dire que oui, que je suis revenue d'entre les morts.. Peut-être que si j'étais vraiment une âme errante, je pourrais t'en parler, mais je ne suis qu'un personnage de ton roman... La seule chose que je sais, mais je n'ai rien à t'apprendre, puisque je ne suis que ton inconscient, c'est que ce qu'on appelle Dieu, c'est l'Amour ! Sans l'Amour, tu risquerais de de mal écrire... Continue à mettre ton cœur dans tes lignes, pour moi, et aussi pour Anna maintenant ! Mets les pulsations de ton sang dans le rythme de tes mots, et alors peut-être, grâce à l'Amour éternel, tu feras de la littérature, et en cela tu me seras fidèle !

-Alors quel titre pour ce livre ? Tu le sais, je trouve toujours le titre de mes romans à la fin...

-Tu te souviens, je te disais que si un jour je n'étais plus tes côtés, je continuerai à te faire des signes, à t'écrire des poèmes, à l'encre invisible, qui n'apparaîtraient que pour toi, les jours de pleine lune..., que je t'offrirai une autre vie...

Je jetai un coup d'œil par la fenêtre, et mon regard embrassa la profondeur de la nuit parisienne. Anna dormait toujours, profondément, et je voulais terminer mon roman avant qu'elle ne se réveille. La lune m'apparut, haut dans un firmament étoilé, à la face plus ronde et joyeuse que jamais, et il me sembla même qu'elle me fit un pied de nez.

Je regardai la première feuille de mon roman, sur laquelle j'avais laissé comme à mon habitude, la place du titre vierge, et pus lire distinctement, à la faveur d'un rayon de lune :

JAMAIS, JE NE TE QUITTERAI...

Ma main sembla alors comme possédée, et se mit à taper toute seule sur le clavier. Une main transparente au-dessus de la mienne, écrivait avec moi.

C'est alors qu'Anna se réveilla.

-Il est quelle heure, mon chéri ? Encore en train d'écrire...

-Trop tôt ! Pardon de t'avoir réveillé, ma belle, rendors-toi..., lui répondis-je en me retournant et lui adressant mon plus beau sourire d'ange.

-En tous cas, quelle fougue pour cette première nuit de noces ! Et si on remettait ça, mon Amour ?, lança t'elle malicieusement.

Je fus soudain pris d'un doute que je cherchai à chasser. Non, ce n'était pas possible... , avant de lui répondre, presque malgré moi :

-Plutôt deux fois qu'une !

Voilà, songeais-je avant d'aller rejoindre joyeusement Anna dans notre lit, avant d'aller vivre ma deuxième vie, je peux maintenant écrire le mot FIN !

FIN

NOTE DE L'AUTEUR

C'est, je crois, le pouvoir magique de l'écriture, de nous permettre de continuer à aimer des personnes disparues, d'avoir d'autres vies avec elles. Quand on les aime vraiment, on est tellement imprégnés d'elles, qu'on veut sans cesse les recréer. On peut aussi bien sûr dans le roman fabriquer de nouveaux personnages, qu'on aurait aimé rencontrer dans cette vie-ci, ou qu'à l'inverse on exorcise.

Et c'est, vous l'aurez compris, ce qu'essaie justement de faire Alexandre, tout au long de son roman « cathartique », et ce au moment de recréer un autre lien d'amour sur terre. Pour pouvoir non pas « refaire sa vie » (comme on dit souvent par erreur je crois dans l'expression consacrée), mais continuer sa vie, s'autoriser par la plume à dire adieu, à faire son deuil.

Il va jusqu'à écrire un roman dans son roman, celui qu'il est en train d'écrire en imaginant le fantôme d'Emma et aussi celui de la projection fantasmée par son inconscient de ce qu'elle pourrait vraiment faire et penser en tant qu'Esprit. Mais ce fantôme, il l'a recréé en fait pour lui, pour se nettoyer, pour qu'il pardonne et se pardonne, et puisse enfin s'autoriser à aimer Anna.

Le livre que vous venez de terminer est aussi, au fond, un roman sur l'écriture. Elle est ce don du ciel qui a été donné à Alexandre afin de lui permettre de guérir enfin, mais aussi de communiquer ses doutes et ses souffrances auprès des autres, et s'en délivrer ainsi, tout en rendant son histoire personnelle universelle ; car c'est dans le pouvoir sans limite des mots, qui lui permettent de s'affranchir de la réalité, et peut-être même d'aller vers l'au-delà, qu'il sait qu'il pourra toujours retrouver sa Muse ; l'écriture comme vaisseau vers l'immortalité.

Alors, les esprits trop rationnels me pardonneront peut-être, les « invraisemblances » de cette fiction fantastique, mais au fond, ne pourrait-on pas croire comme le disait Pablo Picasso, que « tout ce qui peut être imaginé est réel » ?

TABLE

<i>AVANT-PROPOS</i>	Page 4
PROLOGUE	Page 5
PREMIERE PARTIE	Page 7
DEUXIEME PARTIE	Page 40
TROISIEME PARTIE	Page 87
EPILOGUE	Page 115
<i>NOTE DE L'AUTEUR</i>	Page 121

DU MEME AUTEUR

- *N'oublie pas que je t'aime* - Editions Les Nouveaux Auteurs 2010-Pocket 2012
- *Les étincelles du bonheur* - Editions Michalon 2011
- *Reviens mon Ange...* - Editions Les Nouveaux Auteurs 2012-Pocket 2014
- *La femme de ma deuxième vie*- Editions Les Nouveaux Auteurs 2014
- *La Vie ou l'Amour* – Editions Le Cherche-Midi 2016
- *Le Guérisseur de cœurs*- Editions Les Nouveaux Auteurs2 2020

Adresse électronique pour le courrier des lecteurs :
jeromearnaudwagner@gmail.com

Site de l'auteur :
www.jeromearnaudwagner.com

Proposition de 4^{ème} couverture

La sonnette de mon appartement retentit, plusieurs fois ; visiblement, la personne était impatiente. Je n'attendais personne, en ce Dimanche matin

...

-Mais qu'est-ce qui t'es arrivé ? hurla-t-elle.

Je me pinçai et avec étonnement en ressentis la douleur.

-C'est TOI ?... J'en restais bouche bée !

Ne sachant que dire, et pour occuper l'espace-temps, afin de laisser à mes neurones une dernière chance de se reconnecter, je rajoutai, presque malgré moi :

-Mais où étais-tu passée ?

-Oui désolé c'est moi, qui voulais-tu que ça soit, ta maîtresse ? J'étais allé chercher des cigarettes, j'ai oublié mes clés... Et puis, enlève-moi ce déguisement ridicule ?

-Quel déguisement ?

-Mais TOI, tes cheveux, ils grisonnent, et là, tes cernes, tu as pris vingt-ans ! Ne fait pas l'imbécile, c'est pas drôle de t'être grimé, tu m'as fait une de ces peurs...

-C'est à peu près l'époque où tu es partie..., lâchai-je toujours incrédule, tétanisé, ne sachant si dans ce rêve éveillé, je devais soulever dans mes bras ma bienaimée retrouvée, avec une joie infinie, ou chercher à fuir honteusement et tenter de rattraper ma jeunesse.

Jérôme-Arnaud Wagner

*Jérôme-Arnaud Wagner, 59 ans, HEC, a fait toute sa carrière dans les médias et la communication. Après le succès de son premier roman autobiographique *N'oublie pas que je t'aime* (plus de 100 000 lecteurs), dédié à sa femme décédée brutalement à trente-cinq ans, en cours d'adaptation au cinéma, il entame une carrière littéraire et signe ici son septième livre. Il est père de jumeaux de 25 ans avec qui il vit seul à Paris.*